



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

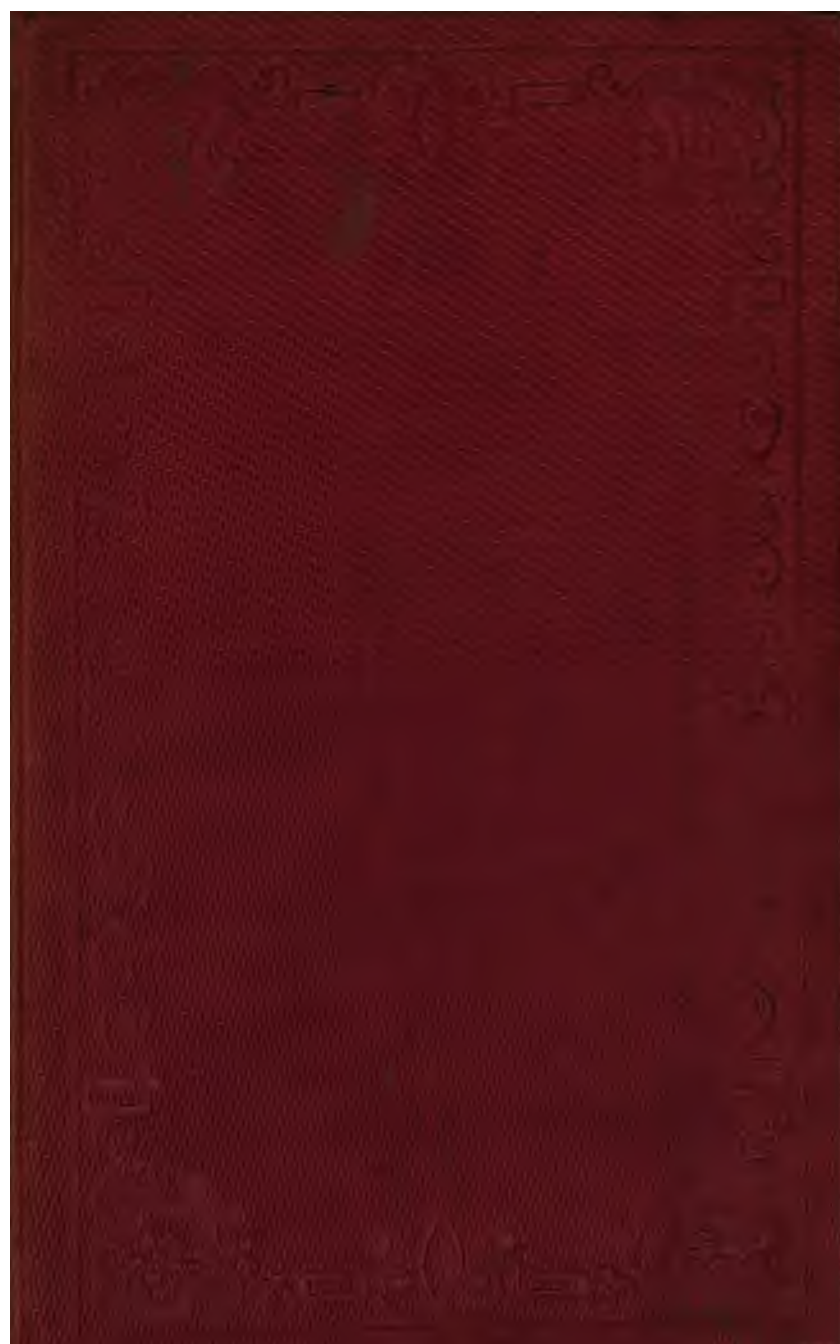
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

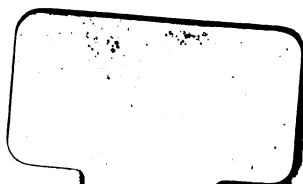
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

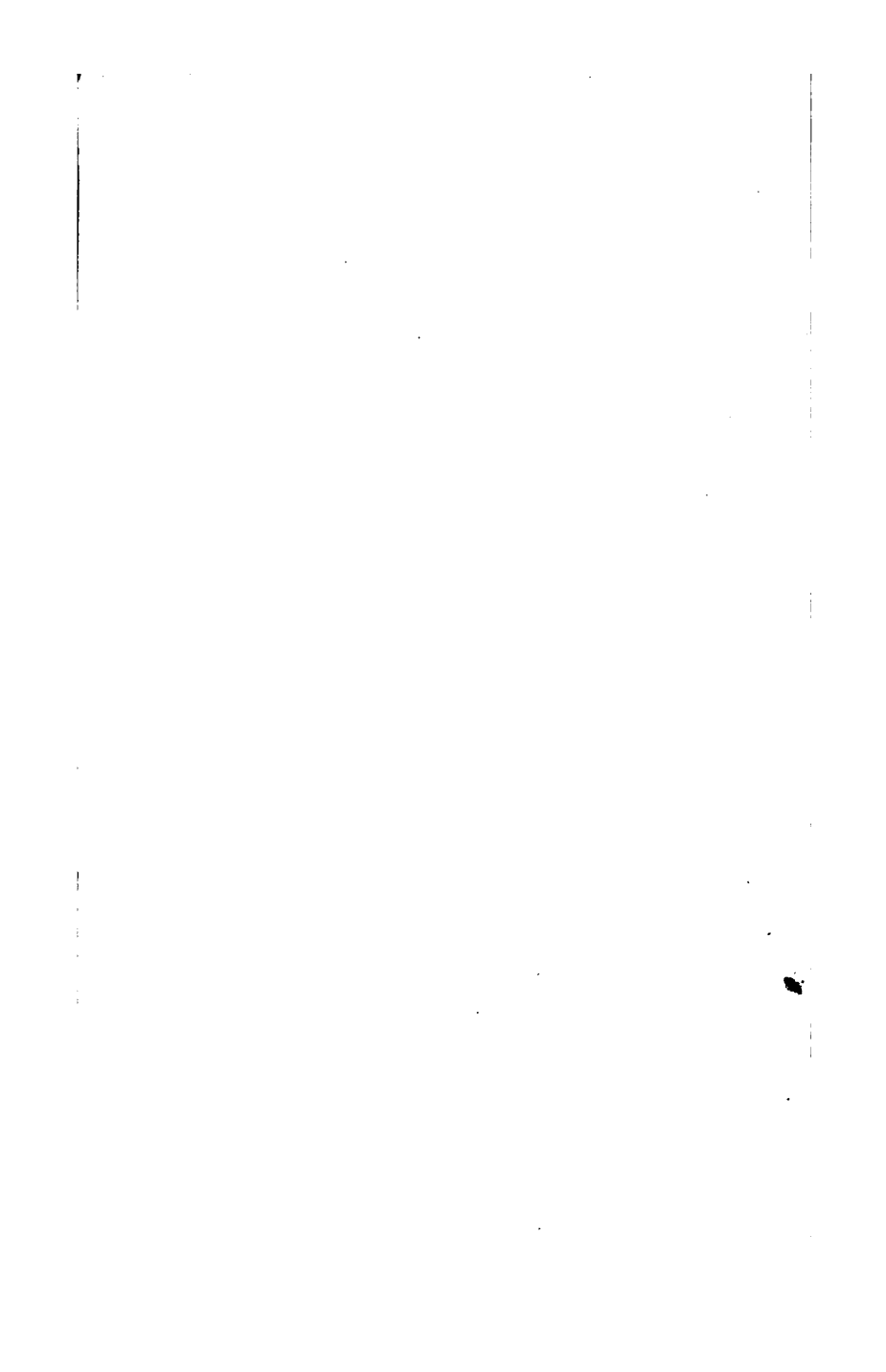




600082308R







BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOPHILO-FACÉTIEUSE.

BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOPHILO-FACÉTIEUSE.

ÉDITÉE
PAR LES FRÈRES GÉBÉODÉ.

DEUXIÈME PUBLICATION.

TIRÉ A 60 EXEMPLAIRES POUR LE COMMERCE.

1854

275. 0. 232



AVANT-PROPOS.

De nombreux opuscules facétieux ont été mis au jour à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle, époque où ce genre de littérature paraît avoir joui d'une vogue qu'il n'a jamais retrouvée depuis avec un aussi vif éclat. Ces compositions, que nous ne donnerons point comme des modèles de goût et comme ne blesant jamais les lois de la décence, étaient destinées à un public très-peu lettré et très-peu bibliophile. Elles étaient extrêmement mal imprimées, sur papier de rebut, avec des caractères grossiers, et n'ont guère séduit les amateurs contemporains. On les a laissées périr et elles sont devenues d'une extrême rareté. Il en est dont on ne connaît plus qu'un ou deux exemplaires. Nous espérons faire chose agréa-

ble aux bibliophiles, qui ne peuvent guère se flatter de posséder les textes originaux, en leur offrant l'analyse de certains de ces livrets qui atteignent des prix exorbitants, lorsque (circonstance des moins communes) quelques-uns d'entre eux viennent à se montrer dans une vente publique.

Nous pensons que la réimpression entière de celles de ces compositions qui sont assez longues, serait chose médiocrement utile et parfois fastidieuse. Il suffit de donner un échantillon de l'esprit de ces vieux farceurs qui voulaient, avant tout, provoquer le rire *depuis le talon gauche jusqu'à l'oreille droite*. Ils y réussissaient, mais aujourd'hui l'on est devenu plus difficile.

La langue italienne offre un style enjoué, des ressources précieuses, et des richesses inépuisables. Nous avons cru pouvoir lui faire quelques emprunts. Les auteurs que nous mentionnons tiendront toujours, ainsi que leurs nombreux mais trop hardis confrères, une place distinguée dans toute bibliothèque facétieuse.

Désirant autant que possible éviter la sécheresse d'une analyse, nous avons transcrit, de chacune des curiosités bibliographiques que nous citons, des extraits suffisants pour apprécier la manière dont le sujet est traité. Ainsi, dans quelques pages, le lecteur trouvera sous la main des informations qu'une longue lecture et des recherches parfois fastidieuses auraient seules pu lui procurer.

•

Bibliothèque

BIBLIOPHILO-FACÉTIEUSE.

EXTRAITS ET ANALYSES

DE

DIVERS LIVRES RARES ET PANTAGRUÉLIQUES.

Le contenu de l'Assemblée des Dames de la confrérie du Grand Habitavit. Paris, 1613.

Cette facétie, que nous ne donnons point comme fort piquante, a du moins le mérite de la brièveté et d'une excessive rareté : nous ne la voyons sur aucun catalogue récent; annoncée dans le prospectus de la collection des *Joyeusetes* publiées par le libraire Techener, comme devant être réimprimée dans ce recueil, elle n'y a cependant point trouvé place; nous aimons à croire que les bibliophiles nous pardonneront de la mettre en tête du petit volume

que nous demandons la permission de leur offrir.

Les dames de Paris (je dis celles qui sont sous la charge du grand visiteur M. Bidault) sont assemblées depuis deux jours en la terre de Conflans, pour là déterminer de quelque chose; je ne sais pas si elle est bonne ou mauvaise; il est vrai que le grand Aristote, en ses commentaires sur l'Apocalypse, a dit en termes assez connus que *non est malitia super malitia mulieris*; quelques-uns m'ayant voulu persuader que c'était pour réprimer la hardie sentence d'Hérodote qui disait que la femme, dépouillant sa chemise, aussi dépouillait la honte, elle se dépouillait plus de cinquante fois le jour, et dès leur jeunesse, il ne leur serait donc rien demeuré de vergogne. Un autre m'a dit que le sujet de leur assemblée était de crainte de devenir grosses, ni allant plus *ad tricandam* que *in pondere, numero et mensura*, et que ce qui les empêche que le poulet n'esclot, c'est à force de leur battre le devant. — La nièce de défunte madame du Moulin, d'heureuse mémoire, se leva et dit qu'il y avait du péril et que sa tante lui avait enseigné cette leçon. Un jeune godelureau me

disait hier que le sujet de leur congrégation a été pour condamner les femmes de Lemnos, lesquelles, par une rage et despit forcené, ensevelirent les hommes et les mirent au lieu des morts, les ayant tous tués, mais qu'elles vouloient les faire vivre et appresteroient des chambres basconnières esquelles il n'entre que les etcetera. — Alors il s'en leva une nommée Perruchon qui demeure dans la rue Percée, qui dist tout hautement qu'elle n'avoit plus ni tapisserie de devant ni tapisserie de derrière et que c'étoit grande pitié, qu'elle étoit devenue, depuis que le roi est parti et que Monsieur le Prince a fait amas de tant d'hommes, non comme les Massagates qui se mangent faute de chasse, mais comme la perdrix qui se nourrit de ses plumes, et que par sa foy luy estoient passés par dedans le ventre (sans l'estrangler) cottes, cotillons, robes des dimanches, et qu'elle étoit preste de prendre le baston de la confrairie de Job et s'asseoir sur son fumier. Une vieille nommée madame de *Laid-Harnois* voulut faire la philosophe discrète, disant : Nous ne sommes ici amassées pour faire registre de vos plaintes, mais discourons du sujet qui nous mène. — Je vous dis que *natura abhorret vacuum*, et que c'est une maxime où il faut

mettre pièces et bientost. Toutes répondirent Amen, Amen, Amen, et se desmenant, frappant leurs mains de joye, dirent : Voilà où il nous touche ; c'est le nœud qu'il faut desnouer. O la brave femme ! Advisons ici dessus ce que nous résoudrons. Elles estoient plus de 50,000 ; de prendre la voix de chacune, il n'y avait moyen, mais les lois des putains, *id est* les desputées dirent d'une voix qu'il falloit escrire au grand intendant des harnois nommé M. Bidault, qui, s'il ne faisoit ces visites ordinaires, les chirurgiens palfreniers d'escuries à poulains perdroyent beaucoup et les autres leurs droits, sans compter ceux qui auront le tort : les voilà toutes en menées et faction pour ceste lettre après la conclusion prise du dessein qu'elles avoient, mais il y eut bien de la dispute qui seroit l'escrivain de la lettre d'une telle conséquence. Dame Charlotte s'y présenta, disant qu'elle avoit bonne main et bien conservée, car elle avoit esté chez un qui enseignoit l'écriture, et même avoit si longtemps pratiqué avec lui qu'après avoir mangé les revenus du scribe, plusieurs fois lui avoit passé la plume au corps. Hélène de Beautrou, qui demeure à l'enseigne de *Tous vents*, se présenta et dit qu'elle avoit aussi bon maniement de corps que de main, et

qu'elle avoit manié des plumes et grosses et menues, autant que pas une, sans leur faire tort. Voicy arriver dame Perruchon, qui demeure à l'enseigne de *l'Envieux*, laquelle protesta que ce n'étoit le tout d'avoir bonne main ni d'avoir manié souvent la plume, que les plus vieilles en cet art ne sont pas les plus seures; mais qu'il falloit faire élection de quelqu'une de la troupe qui eut du papier bien lisé, uni et blanc, et que pour elle, elle tendroit tousjours le parchemin, écriroit qui voudroit. Sur telle dispute, mademoiselle Jacqueline parut, disant qu'il lui convenoit *ex nomine* d'estre le scribe, d'autant que le subject de leur assemblée estoit pour acquérir et ne perdre plus. L'assemblée conclut pour elle à l'instant et, tirant son gand, prit la plume, traçant les doléances du contenu.

*Copie de la lettre envoyée au grand visiteur
d'Habitavit nommé monsieur Bidault :*

Monsieur et grand visiteur, toutes les dames de la grande et ample confrairie du Grand *Habitavit*, vous conjurent, par le pain qu'elles mangent (faute de chair), que la présente reçue vous preniez la poste (car le trot et amble dominant ici), afin de mettre ordre à leur ravitaillement, étant si fort affamées qu'il n'est besoin de cher-

cher, pour secourir leurs nécessitez, perdrix, chapons, ni autres viandes délicates, mais andouilles, trippes, boudins, cervelats, pour emplir les concavités, puisque nature, notre bonne mère, les rejette et abhorre : nous conjurons tous les bons piquiers combattants venir avec vous. Despechez de venir : que si vous manquez, dans un mois nous délibérons toutes d'aller aux filles repenties. Écrit à Paris au lieu susnommé par vos humbles servantes.

La Doctrine de Caresme-Prenant, dédiée à tous ceux qui voudront rire depuis le bout des pieds jusques à la tête, avec une chanson récréative des camarades dudit Seigneur de Caresme-Prenant, à Paris, chez Pierre Ramier, rue des Carmes, MDCXII.

Depuis la vente la Vallière, en 1784, on n'a vu surgir nul exemplaire de cette facétie qui offre un échantillon très-fidèle du genre. Nous n'avons point besoin de rappeler que Caresme-Prenant est la personnification des trois derniers jours du carnaval. Il serait difficile de fixer l'époque précise où il fit son apparition dans le monde ; Rabelais en parle plusieurs fois : il en

est question dans la *Farce* de Pathelin ; la *Relation* faite par Servin du voyage de Charles IX nous apprend que ce monarque, étant à Fontainebleau, fit son caresme-prenant. Mais une dissertation trop étendue sur ce sujet ne serait pas ici à sa place ; mieux vaut laisser ce joyeux personnage exposer lui-même sa doctrine.

Courage, gentils goulus, valets de chambre de l'antigarde-robe du grand dieu à la rouge trongne. Sus ! sus ! qu'un chacun de vous prenne courage pour me faire raison en quatre parties ; humez , avallez , entonnez , devallez dans vos poitrines cejourd'hui jour de ma solemnité, en sortant du lict , premièrement en forme d'avancoureur d'un desjeuner, cinquante ou soixante pipes de vins d'Anjou, et deux heures après, deux fois autant, puis à diner ne soyez chiches de montrer votre valeur, comme il appartient aux bons yvrongnes ; à goûter et à souper, n'espargnez point de fournir et garnir les rempars de vos entrailles de tout ce que verrez bon être, et principalement de cest agréable pissat de Bachus qui rend les hommes pasles et blesmes comme des cebiles de pressoir, leurs cerveaux disposez et arrestez comme

girouettes, leur teste contournée comme un alambic, leurs yeux clairvoyant ne plus ne moins que les souspirails d'un retraits, la panse platte et restressie comme un four à ban; bref c'est une liqueur capable et suffisante de vous rendre les jambes droites ainsi que deux ville-brequins. O doux breuvage, douce liqueur, suave nectar, breuvage divin et tout divin en sa divinité, hélas! quel hommage vous feray-je qui soit correspondant à vos mérites? Vous estes consacré aux Bacchanales comme relique précieuse, et moy je me consacre à vous du tout si vous me reconnoissez capable de vous aborder. A la vérité, je crois en avoir quelque mérite, mais, las! j'ai peur que cette croyance ne me trompe; toutefois il n'est rien tel que de se resouldre et de s'avancer à l'occasion, cependant qu'elle nous rit; c'est pourquoi je vous supplie, agréable et divine liqueur, si vous reconnoissez en moi et en ma panse quelque deffaut, de le passer *in transitu* et sous silence, et de suppléer à ma débilité. Je suis homme d'honneur et de réputation, je suis vivant, et si je suis canonisé, le Mardy-gras sera solemnisé comme étant subject à moy. Hé! qui ne voudroit révérer et honorer Caresme-prenant, lui qui est d'une si belle apparence? qui ne voudroit en-

suivre ses doctes enseignements, luy qui peut rendre en moins de deux jours un homme capable de prescher respectueusement sur l'emboucheure d'une chaire percée ? Donc, suivez-moi, braves beuveurs ! venez apprendre l'art honorable d'yvrongnerie pour sofstiquer *in baroco* devant la marmite des Cordeliers ; je vous invoque d'y venir et sans delay. J'yrai premier le pot au poing, l'andouille et la saussice autour du col, le cervelas et le jambon sur les épaules. Allons, allons, marchons *in Pontificatu* ; il vaut mieux mourir saoul comme un moine que de se rendre honteusement à faute d'avoir garny jusques au crevé les intestins ventriculaires.

Que craignez-vous ? vos avalloires ne sont-elles pas assez grandes pour en trois ou quatre bricolles de gueule faire expédition de tout le potage des quatre mendiants ? Ouy, ouy, n'en doubtés aucunement, ains ayez pour object devant les yeux que cejourd'hui il nous convient d'un commun accord faire un grand *Gaudeamus* et chanter *Te Deum laudamus*, sans oublier de faire ruby sur l'ongle. Je le veux, je l'entens, je veux que vous tous m'obéissiez, à peine contre les Banqueroutiers et Delinquants d'avoir les deux jambes coupées *rasibus* du cul, pour estre enté à escusson sur une jatte. Quant à

moy, si j'estois si despourveu d'entendement que mes bonnes graces ne peussent me donner à disner sans rien faire, je serois bien resjouy de trouver une si avantageuse rencontre que vous trouvez, car ce n'est pas tout que d'avoir force moyens, il en faut faire grand'chère; il les faut faire paroistre, et montrer que par iceux l'on peut apprendre en peu de temps la vraye orthographe du museau. Si vous les despenchez avec moy, ce ne sera pas peu de chose, ce vous sera beaucoup d'honneur, car chacun n'a pas le crédit de fréquenter monsieur *Caresme-Prenant*, comme je veux vous le permettre; advisez-y donc en forme commune et *in promptu*, autrement vous serez frustrez de vos intentions et prétentions; d'autres seront intronisez en vostre place, ils jouyront des mesmes privileges que je vous feray jouyr au cas que vous concordiez en concordance avec l'excellence et l'altesse de ma trongne; *in primo gradu*, s'ils ont mangé, dissipé, beu, expédié, toutes leurs rentes, revenus, fondz et héritages, droits et hypothèques, offices, femmes, argent comptant, chambrière, valet, lit, paillasse et traversins garnis de plumes, je leur conseilleray et advertiray sans aucuns griefs et contredits qu'ils vendent coffres, bahuts, armoires, garde-robes où leurs

suivre ses doctes enseignements, luy qui peut rendre en moins de deux jours un homme capable de prescher respectueusement sur l'emboucheure d'une chaire percée? Donc, suivez-moi, braves beuveurs! venez apprendre l'art honorable d'yvrongnerie pour sofstiquer *in baroco* devant la marmite des Cordeliers; je vous invoque d'y venir et sans delay. J'yrai premier le pot au poing, l'andouille et la saussice autour du col, le cervelas et le jambon sur les épaules. Allons, allons, marchons *in Pontificatu*; il vaut mieux mourir saoul comme un moine que de se rendre honteusement à faute d'avoir garny jusques au crevé les intestins ventriculaires.

Que craignez-vous? vos avalloires ne sont-elles pas assez grandes pour en trois ou quatre bricolles de gueule faire expédition de tout le potage des quatre mendiants? Ouy, ouy, n'en doutés aucunement, ains ayez pour object devant les yeux que cejourd'hui il nous convient d'un commun accord faire un grand *Gaudeamus* et chanter *Te Deum laudamus*, sans oublier de faire ruby sur l'ongle. Je le veux, je l'entens, je veux que vous tous m'obéissiez, à peine contre les Banqueroutiers et Delinquants d'avoir les deux jambes coupées *rasibus* du cul, pour estre enté à escusson sur une jatte. Quant à

quille d'estrons volants à la façon des courtisans de la nouvelle mode, les bas de soye de pourceau cousuz à l'antique comme la braye d'un pantalon, leurs souliers d'un cuir d'anguille corroyé par le flux et reflux de la mer océane ; leurs chemises d'une fine toile de cave tissue par le grand escadron des araignées ; leurs fraizes godronnées à la façon des Égyptiens, empesées en talon de chausse de vieille ; leurs mouchoirs seront du cul d'une leschefrite, garnis de glands comme les aisles d'un moulin à vent, plus leurs manchettes seront de quelque braye de pendu passemantées d'un passement fait de guenilles du cotillon d'une Hirlandoise ; et quant aux jartieres, esguillettes et cordons de souliers, les premiers cables de navire que je pouray sequestrer, ils en feront l'office, sans aucune forme de proces : si ce sont des femmes qui desirent faire chère avec moi, je les enchapponeray d'une civière, et leur ferai faire des corps de robbe d'un manequin et des collets à trois estages, de quelque couvercle à lessive ; leurs cotillons et leurs bas de robbe de la peau d'un sanglier, charmerrez de dents de chats. Ne sont-ce pas là des belles promesses au cas que je les effectue ? n'est-ce pas pour paroistre et parvenir comme une légion de coqui-

neaux? Ouy, ouy, ne vous abusez pas; braves buveurs, braves mangeurs, braves goulus, braves yvrongnes, ne soyez plus rétifs à me suivre; le jour approche, il y a au moins pour cinq quarts d'heure de chemin. Sus! sus donc! hâtez-vous de vous botter, vos bottes sont d'une matière fort cordiale, elles sont de foin, je vous assure, et vos esperons du manche d'une ratissoire; montez, montez donc à cheval, la buche est preste, et gardez de vous y eschauffer. Al-lons, et que je n'en parle plus, car si je vous promets en m'obéissant de semblables récompenses, aussi en contrevenant à mes souverains commandements, j'effectueray des rigueurs sur vous et sur vostre race qui pénétreront asseurement *extra spatia imaginaria*.

La response de Guillot à M. Caresme-Prenant.

Quoy, penseriez-vous que je voulusse faire banqueroute aux premiers effects de mon go-zier? Non, non, n'en ayez aucune peur; pour vous faire paroistre que je suis aussi gaillard et aussi goulu que jamais, je viens chanter avec mes compagnons une chanson récréative.

GUILLOT LE GOULLU.

Je suis de bonne maison,
Aussi bon yvrongne,
Je desire la saison
Où bien je besongne
Tant du cul que du museau,
Car je suis un gros pourceau
Qui ne veut rien faire
Que disner et boire.

CARESME-PRENANT.

Et moi, Caresme-Prenant.
Guillot, je te prie
Et à ma vessie,
J'aime surtout les honneurs,
Les plus habiles disneurs,
Qui ne veulent faire
Que manger et boire.

GUILLOT.

Croyez, monsieur Sainct-Pensart,
Que dès ma naissance
Pour vous suivre en toute part
Au bal de la panse,
J'ay cherché du grand matin
Le cervelas et le vin,
Et ne voulais faire
Que disner et boire.

CARESME-PRENANT.

Je te scay bon gré, Guillot,
Croy-moi que je t'aime.

**Prends l'andouille de mon pot,
Et beuvons ensemblement,
Avant le caresme
Avec un contentement
Ne voulant rien faire
Que trinquer et boire,
Que trinquer à moy d'autant.**

GUILLLOT.

**Je le veux, mon corporal ,
Je veux bien vous suivre
A votre jour triomphal
Pour estre tout yvre,
Et ne désire sinon
Que d'acquérir le renom
De me vouloir plaire
A disner et boire.**

JEAN TAUPIN.

**Et moi je suis Jean Taupin,
Homme de prudence;
Je desire du matin,
Paravant la danse,
D'avaller dans ce caveau
Un bon pasté de mortveau,
Ne voulant rien faire
Que disner et boire.**

GREDILLET.

**Et moy qui suis Gredillet,
Vostre camarade,
La moelle du barillet
Me sert de salade,**

Et me plais à me crever
A chier et à péter,
Ne voulant rien faire
Que trinquer et boire.

CARESME-PRENANT.

Vous estes de braves gens,
Remplis de doctrine;
Vous serez bientôt régents
En nostre cuisine;
Puisque sans dol et sans fard
Vous sçavez amplement l'art
De ne vouloir faire
Que disner et boire.

Le Manuel du Libraire, t. I, p. 551, 4^e édition, indique, au sujet de *Caresme-Prenant*, quatre opuscules divers, dont il est inutile de transcrire les titres; nous préférons signaler trois autres écrits relatifs au même sujet : *Complainte et lamentable regret de Caresme-Prenant* (porté au catalogue de la bibliothèque de Lyon, Belles-lettres, n° 4091). *Le masque confus de Caresme-Prenant*. Paris, 1650, in-8° (catalogue Nodier, 1844, n° 900). *Soixante-dix sixains de Bacchus et Caresme-Prenant*, dans les *OEuvres poétiques* du capitaine Lasphrise, 1599, in-12. Paris.

Remarquons en passant que ce capitaine se permet des licences du genre le plus étrange. On trouve souvent chez lui des vers de la famille de celui-ci :

A l'heure qu'à gogo vous recevez Priape,

et parfois il juge à propos de déguiser ses idées sous un artifice dont le secret n'est point difficile à percer : nous n'avons pas eu de peine à lire couramment son *Sonnet en langue inconnue* dont nous ne transcrivons que les trois premiers vers :

Sel semad ed ruse euqleuq ertau roene
Tois erud ellib, gruob egaliv
Va ertuof el riselp nud lerutan sert xuod.

Nous avons rencontré à la Bibliothèque impériale (depuis soixante ans elle a changé sept fois de nom), au milieu d'un recueil d'opuscules, une pièce de vers en vingt-cinq quatrains, intitulée : *les Parolles grasses de Caresme-Prenant*. Elle a pour épigraphe :

Belles, ne vous offensez pas
Des parolles du Mardy-gras.

Mais l'éditeur le moins timoré n'oserait pas en reproduire une ligne ; tous les mots les plus

hardis y foisonnent ; on ne les trouve que là et dans les feuilles du *Père Duchêne*.

Lettere facete e chiribizzose in lingua antiga venetiana, con alcuni sonetti e canzoni piasevoli ; El tutto composto é dao in luse da Vincenzo Belando, ditto Cataldo. Parigi, 1588, in-12.

Ce n'est que depuis peu d'années que ce livre facétieux, bizarre, souvent de nature à effaroucher les oreilles chastes et à révolter les âmes pieuses, a été l'objet de l'attention des bibliophiles. Il est fort difficile à trouver, et de beaux exemplaires ont atteint les prix de 79 francs (vente Nodier en 1844) et 98 francs (vente Libri en 1847).

Belando était comédien ; il adresse au célèbre financier Jamet, au poëte Desportes et à divers personnages éminents de l'époque, des lettres d'un genre très-étrange. Il se livre à des raisonnements fort singuliers, dans une espèce de patois vénitien, mêlé de mauvais latin ; il cite une multitude d'auteurs imaginaires et de livres (1) qui sont encore de bien plus haute

(1) Les ouvrages *supposés* sont un curieux détail d'his-

gresse que ce que la célèbre *librairie* de l'abbaye de Saint-Victor, cataloguée par Rabelais, offre de plus curieux. Quelques citations peuvent seules donner une juste idée du style et des idées de cet acteur auquel on doit aussi

toire littéraire et de bibliographie qui n'avait point été abordé, ce nous semble, jusqu'à ce que MM. Jannet et Ed. Fournier en aient fait le sujet de recherches insérées dans une publication qui a cessé de paraître, au grand regret des bibliophiles (dans le *Journal de l'amateur de livres*, tom. I, n° 17 [septembre 1848], p. 145, et tom. III, p. 6). Voici quelques livres imaginaires qui ont échappé à ces Messieurs :

Dans le *Convitato di Pietra*, représenté par les Italiens, en 1657, Arlequin prétend se souvenir d'avoir lu un traité d'Homère sur les moyens d'empêcher que les grenouilles ne s'enrhument. On trouve à la suite d'un écrit publié à Bruxelles en 1776, et intitulé *la Candeur bibliographique ou le Libraire honnête homme*, un catalogue raisonné des livres de fonds de MM. Emanuel et Kirie, très-célèbres libraires ; ce sont des épigrammes bibliographiques.

Il existe une comédie burlesque publiée à Paris, en 1764 : *Monsieur Cassandre ou les effects de l'amour et du verd-de-gris*. En tête est un catalogue des autres ouvrages du même auteur ; nous y distinguons : *Suzanne à l'hôpital*, drame en trois actes ; *les Angoisses du sentiment ou la sensibilité à l'épreuve*, roman en dix volumes ; *Traité complet de la ponctuation ou Moyen de tirer le plus grand parti des signes de suspension dans le discours*, 2 vol. in-8°.

(l'obligation est mince) une *comedia piacevole*, intitulée : *Gli amorosi Inganni*, imprimée à Paris en 1609, et suivie d'une *desperation satirique* en dialecte vénitien, morceau peu édifiant. Les personnages de la comédie s'expriment en diverses langues, usage bizarre, répandu parmi les auteurs dramatiques de l'époque. Cette pièce est d'ailleurs si rare que Gamba, dans sa *Bibliographie des écrits en vénitien*, ne l'indique que sur le témoignage d'autrui. Il s'en trouvait un exemplaire chez M. de Soleinne.

Quel grandissimo trombon di scientia é mistro de le sententie de Duretto de liquidi dise nel suo *Tesauro de pischeria tencaria* ne la imarzine trentesima septima dela decima pestilia sotto l'undecima dramma, verso cinque once del quinto scropulo del nono grano che *homo fuit a bozzao ab initium solum, solumina* solamente *propter* ziouar à l'altr'homo, e principalmente ne le cose che toccano nel conseruar el nostro corbame, et per che dise Pottonio d'Acquapendente in libro 6 de *sublimatione de stercore refnandi* che l'ingordisia del vadagno *omnia corrumpit* ita che i Miedeghi *pro lucro* amazzano i poveri innocenti *alias* amalaj, *hic est* dunque

causa che la medesina (secondo Calturnio grummando dottor supra iuditioso in *Epitome de uso et origine escrementorum*) è stà bandia per parecchi annj, non per che la medesina non sià buona, per che *Medicus et medicinam creavi dominus* disse Fra-Ponta innanzi da Fighin, per che i Miedeghi non se contenta del pelo co fa i Barbieri, ma son pezo che le sangue sughe, che non *solum* tirano, e zuzzano el sangue, ma scortegan fin sul vivo, è mentre che ghe xe humor tirano (*sine descriptio*) come le spongeche, è con perigolo de mandarne à volterra ó à Terra niova confinai à Mortera usque a novissimo die, è per questo mistro Plinio al scriver molto, al morir poco accorto dise mistro Checco Petrarca esclama vociferando *sicut Asinos benevolantes* che non ghe xe arte o scientia che sia piu inconstante de la medesina *alias* merdisina attestendo l'autoritae de Fantin caga tenero ne la Boccheida *de bellon genitalia* che dise *stercus et urina sunt medicorum fercula prima*.

Quell'arca de Rettoreica de Menante Schizza ongarj nel suo trattao che a composto d'*inconstantia mulier* disse che tra tuti i animalj rationalj é irrationalj non ghe xe la piu imperfetta, diabolica, indomita, fantastega, variabile, superba, maledetta, impaciente, vana, dispettosa,

insatiabile, colerica, sdegnosa, risoluta, assoluta, doppia, falsa, inconstante, impaciente, maledica, precipitosa, ostina, querelosa, mobile, astuta, é discordante come la donna è finalmente é participante del piu cattivo é pessimo membro del primitivo diabolicchissimo Diavolo è da l'ora che madonna Eva prima nostra mare et ultima ruina s'ha lasso acchiappar come le Rane al boccon é semo andai quotidie de mal in pezo a la condition de l'Etae secondo che descrive Ovidio Nason, nasazo, prior, capetanio, caporal, colonnello e liogotenente zeneral de i nasi, che dise che la prima Etae se chiamava la Etae aurea *idest* purazza per che i' homini andavan senza braghe, é le donne in camisa corta sin al bonigolo, è senza quarella come i se cattava i sel fava *amore dei*, che era una bellezza à veder la Scaramuzza scapocchiativa che se vedeva almanco dove se cazzava, che s' averare leceai i dei la Dea de la castitae; la segunda Etae fu quella dell'arzeno, che le donne ziojava con i homini ala lotta piu stretta che non se poteva veder quando se batteva la musica à notte bianche cantando per natura impendo el quaderno musical restando per B molle, che de quelle note ghe ne va ventido ala battua, le ben la veritae che su'l fin se fa certi sospirj climaj (se-

gondo pero Alfarabeco ficca spesso) dolci ghinj per i quali l'homo va *in caeli caelorum* et 40 leghe piu in su; la terza Etae fu quella del rame che i homini scomenzette à venir con l'arme in man assassinando la natura la qual encora con l'appetito de la caritae mostrava la bocca averta è slargandose amorevolmente inghiotteva donna Mentola *usque ad sotiorum suorum*; la quarta Etae è questa del ferro che i homini son piu cressui in malitia cremisina, è le donne contra el dover natural à metter el caenazzo à la portazza qual fu zà comune, é per el peccao qual fese i nostri primiparenti fu mandao un Diluvio de corna invisibile, ma tutti non l'han d'un peso, d'una finezza, ne d'una misura per che ghe xe corna de piombo, corna de ferro, corna de rame, corna d'ariento é corna d'oro, é nel buon tempo le corna se domandavan corona, ma per corrution del vocabolo al quan han levao l'o 2, dise corna, é questo lo conferma Cornelio Cornante da Corneto, signor de Cornovaglia, ne la sua *Cornologia de utilitate cornorum*, anzi dise el sora detto autor che questa instigation l'ha messa al mondo el Diavolo non savendo à comodo acchiapar i homini al peccao e tirar l'al' Inferno *solum* per accreserlo non d'Anime, ma ben de corna, ma Scapochietto roversao nel suo specchio

de motu musculorum et de consummatione nervorum, é di contraria openion, che dise che da l' hora in qua che la donna ha peccao è che scomenzette à zioGAR con Adamo al zioGO de Milan i se fava i fioli piu grandi é piu robusti per causa che quando fava con donna Eva el sacrificio coppulativo, havea el scandaio longo e ogni volta che zioGava a cargalavacca, ghe lassava ott' ónze de quinta esenza ne la soa salua robba, et essa sentendose toccar una crostina ch' é nel fondi del centro nell' infimo basso de la ultima cresspa dell' ottava pellicola della quarantesima settima casa del sesto magazen, se ghe averziva tanto el recipiente che la se stendeva à muo Rana et inghiottendo quel bocconazzo s'ingrossava *sicut vacca trentina*, fazzando i' homini smisurai, e questo lo conferma Membrante alzacamisa nel so *trialogo de scabbia naturæ*. Morto Adamo se portete via el scandaio longo senza lassarlo aj so posterj, donna Eva restando vedova è del mario, è del scandaio che importa piu lasette (per non far come so mario) ale donne come per hereditae perpetua quella crostina, è s' avesse podesto ghe' averavre lassao come donna larga, è liberal de natura l'instromento o scandaio asinino, *ma quod impossibile nemo annegure in posta*, dise Stronzanpappalardo nela Bocolica

de modo ficcandi, de hic dunque e derivatur che la donna cerca altr' homo che so mario secondo l'openion de Cazzancao Rubeo nel so *Compendio d'anotomia fabbalia* non per farlo cornuo come dise la zente a cui se fa notte innanzi vespro, ma per trovar el scandaio piu longo per grattar quella crostina hereditaria, é per che non é possibile é se sforza de trovarlo col cambiar spesso, é non trovandolo son devegnue si male-dette è descrepenti co i so marij che non se puol accordar, è sin dal tempo antigo son stae pessime co i' hominj, é saran sin' all' Etae del sterco ultimo boccon della nostra vita o per meio dir secolo *Ita* che sinne i tempi primi I Atheniensi per non haver el tocca fondi longo ogni zorno le moier con i marij eran in contrasto dandose pugni che pelava gattj, tal che messero (come sforzai) un maggistrao sora la pase del matrimonio chiamando i officialj pacificaorj de matrimonij. I Spartiani anca essi per non haver el tocca fondi all' asinina ogni zorno i homini é le donne eran in discordia come i Francesi, onde disperai, i fese un maggistrao chiamandolo *Armosin id est* pacificaori de marij, é moier : I Romanj con tutto el suo speculativo cervello che han comandao é dao lezze a tutto el mondo non han mai podesto dar lezze à la moier per far

la star in pase co'l mario per non haver el tocca fondi in cressente de luna onde i s'ha imazzinao per non trovar lezze per le donne che le constrenza, decreto che le comanda, maggistrao che le fizza star' à segno, conseio che le persuada, manazze che le sforza, hordine che le governa, supplitio che le castiga, furia che le strenza, zaffo che le acchiappa, zudese che le condanna, boia che le applicca, diavolo che ghe fizza paura, ne Inferno che le purga, de far stampar una Dea niova in lettere maiuscole, con un Tempio é la chiamavan la *Dea viri placa*, ma sempre le tornavan al *sicut erat*.

Les vers de Belando sont dans le genre de sa prose; nous trouvons chez lui un petit poëme qu'il serait trop long de reproduire en entier, mais qui peut servir de pendant à cette *Tariffa delle Puttane* qui a été (à tort peut-être) attribuée *al divino Aretino*, et dont un exemplaire, le seul dont l'existence paraisse bien constatée, a été successivement adjugé aux prix de 395 et de 355 francs aux ventes Nodier et Libri.

Scudo d'Amanti dove si scuopre gli assassina-

menti, inganni, astutie, forfatarie e truffarie
che usano le puttane per ingannare i semplici
giovani, quai di loro si fidano, con le passioni é
dolori che da il mal napolitano, o di chi l'hà già
composto da Vincenzo Belando :

Dolci signor, vi priègo stat' attenti
Ch' io vo narraru in questi pochi accenti
L'affani é li dolori che sopportano le genti
Del mal napolitano che ne vien'à passi lenti.

Anco udirete le gran truffarie,
L'insidie, astutie, inganni è le bugie
Ch' usano le puttane agl' amanti é le malie
Da far compassione alle tigr', orsi ed arpie.

Meglio saria che l'huom non fusse nato
Ch' esser dalla varola circondato,
Che come cera al fuero ti trov' esser consumato
Fin che pian pian ti escie fuora l' alma, 'l spirito, è 'l fiato.

E questo dan le cattive puttane
Con le carezze lor simil al cane
Che tanto ti vol bene mentre tu gli daj del pane,
Finito che glié quel non ti conosce hoggi ò dimane.

Queste poltrone paion si belle in viso
E con un certo simulato riso
Ti spogliano del tutto, poi da quelle sei deriso
Come l' han ben pelato dell' amor resti conquiso.

Non creder quando la furba signora
Ti dice speranzina voi ch' io morai [ogni hora
V' ho dato in preda il corpo l'é pur vostro adresso a
Non fate bambolino che l' dolore piu m'accora.

Voi pur sapete can traditoraccio
Che posto al col m' havete simil laccio
Che mai piu si sciorrà per ch' à voi piace tal' impaccio
Ma non mj cur di nulla basta ch' io vi muoia in braccio.

Sia maledetta la mia trista sorte
Ché m' ha condott' a destin tanto forte
Ma se della pietade non m'aprite al fin le porte
Voglio per contentarvi con mie man darvi la morte.

E poi comincia tutta finta é lesta
A palpeggiarti mostrandosi mesta
Fin che 'l tuo Barbagianni el convien pur che si desti,
E al giuoco di Milano di finir presto la festa.

Come' l Falcon comincia a spiegar l' ale
Per far la caccia come é naturale
La si contorce é dice, cuor mio, car mi fate male,
Quest' é la terza volta che mi fu messo il cotale.

E sarà stata in bordel quindici annj
Piena di croste, bolle è pochj pannj,
Dandone per un soldo à Martin, Piero è à Giovanni
Poi finge che gli è stato tol il fior con mille inganni.

Dope restati ambi dui sopra il letto
Pigliando spesso spasso, e gran diletto
Dicendo sempre, dite, di che è questo culetto?
Tal ch' è forza tornar all' amoroso tuo diletto.

E discorso ch' avete molte oose
T' affronta, e dice, labre mie amorose
Verrej che mj compraste un par di pietre pretiose
E una veste di raso del colore delle rose.

Ti trova un'altra dolce e bella rasa
Dicendo venne sta man mona Nasa
Pregovj che mi diate dieci scudi per la casa
Auta la peccunia se la salva, e poi ti basa.

Anco soggiugne ò corino mio bello
Non v' ho da dir' o perso quell' anello
Che se mia madre 'l sa m' uccide certo col coltello
Comparaten' un altro è ve sia dentro un bel gioiello.

Ti chiederà ancor una collana
Con la sua gioia alla napolitana,
E un paio di pendenti all' usanza venetiana,
Scarpe, calze, beretta e direnso una sottana.

Com' hai gustato l'amorosa pania
Ti gionge ratto una cotal zizania
Che spenderest' all' hora il tesor della Germania
Con una gelosia che par, che 'l cor ti si dilania.

Nous terminerons ces extraits, trop étendus peut-être, en prenant dans un parallèle des ânesses et des dames quelques traits qui ne sauraient d'ailleurs porter nulle atteinte à l'honneur du beau sexe; il reste fort au-dessus des invectives d'un histrion qui n'avait sans doute jamais eu que des liaisons dangereuses.

Belfiao Spuzzante, teologo integgerimo, dise, nel libro che ha composto *de osculandi vidue*, che la donna é pezo é piu ingorda d'un Asena per che l'Asena porta la carga contra soa voluntæ su la schena, e la donna la vorave su la panza, é quant' é piu grossa, piu ghe piase; l'Asena se vorave descargar subito è la donna vorave esser carga spesso, l'Asena non vorave esser battua da la frusta, é la donna vorave esser frustà dal baston scapellativo, l'Asena chi ghe tocca sotto tira de calzi, é la donna toccandoghe monte peloso slarghe le colonne, é averzo lo inferno de le tattare; l'Asena à la coa drio, é la donna la vorave innanzi; l'Asena mastega con la bocca con i denti, é la donna rosega con quella che non ha denti; l'Asena manza con una bocca sola, é la donna masena con due bocche; l'Asena se contenta d'una provenda sola, é la donna ne vorave una dozzena el di; l'Asena beve l'acqua, é la donna sorbe le meole de l'ossa; l'Asina fa mal co i pie, é la donna consuma con la panza; l'Asena non vorave scappuzar mai, é la donna vorave scapecciar spesso; l'Asena non s'incura d'esser strià é la donna desidera d'esser fregà sempre; l'Asena passe l'herba, é la donna annichila la carne; l'Asena quand'ha l'Asino a

dosso, mastega in secco, é la donna masena in humido; l'Asena se contenta d'un Asino solo per cavalcarla, é la donna ne vorave una dozzena el di per calcarla; l'Asena portando el peso se stracca é satia, é la donna cargadola é piu ardia e appetitosa; l'Asena va in amor el Marzo, e la donna va in frega ogni zorno; l'Asena con una parola se ferma é tase, é la donna, ne con parole, ne con fatti la non vuol taser, ne restar; l'Asena ogne debele cordesina la retien, é la donna non la leggherave tutte le catene de san Bernardo. L'Asena tira corezze forte, é la donna tira sloffe sorde é storte ó nase la ste contrarietae, tal ch'e meio un' Asena morta che una donna viva secondo però el parer de don Slancao despostin, *in reliquis*, el dise anca che se vorave piu presto con brevitae de tempo obligar, de far humili i Spagnuoli, considerati i Francesi, accordai i Italiani, sobrij i Todeschi, e casti i Satiri, o veramente con piu facilitae far le fadighe di quel facchin d'Ercole, guardar un sacco de pulesi, seccar l'acqua del mar, saltar de posta in ciel, desmestegar le piu crude bestie de la Libia, e farse amigo del piu gran diavolo de l'Inferno, che contentar una donna, nassua in questo modo per far fermar un' altra volta cl paradiso, é anichilar el zenere human, e per

questo diseva Sansonetto chilo, poeta e mattemattico laureao in *libro de prelio muscarum et de parturendi gallinarum*, colei che sta' da la donna lontan vive felise, prosperoso é san, é piu basso quattro dea, e chi con donna se cerca intrigar che se vaga piu presto a far squatar e *qui sequuntur*.

En dépit des inconvenances qui fourmillent dans les *Lettere* de Belando, elles parurent munies d'un privilège royal. Cette circonstance n'est pas fort rare. En 1631 Louis XIII accordait son privilège aux cyniques chansons de Gautier Garguille, *de peur que des contrefacteurs ne viennent adiouster quelques autres chansons plus dissolues*. C'est de cette étrange façon que s'exprimait le monarque en son conseil. Le *Livret de folastries à Janot* (Paris, veuve Maurice de la Porte, 1553), collection de poésies remarquablement graveleuses, vit le jour avec privilège du Parlement. Nous pourrions multiplier ces exemples et nous en trouverions sans peine hors de France. Les *Novellæ* de Morlini, l'un des conteurs les plus effrontés de l'Italie, furent imprimées en 1520 *cum gratia et privilegio Cæsareæ majestatis et summi Pontificis*

decennio duratura. Un recueil de nouvelles fort libres de L. da Guidicciolo : *Antidoto della gelosia* (Venise, 1565), ne fut mis sous presse que revêtu de l'approbation de l'inquisiteur de Brescia.

Ballets représentés à la Cour des rois de France, depuis le règne de Henri IV jusqu'à l'époque de la Fronde.

Il n'est guère de compositions plus étranges, de facéties plus singulières que les ballets représentés au Louvre devant toute la cour, pendant le règne de Louis XIII ; jamais pièces plus gaies ne furent offertes à un triste monarque ; les princesses écoutaient sans embarras les énormités que débitaient les plus grands seigneurs ; personne ne songeait alors à se scandaliser en entendant des plaisanteries qui alarmeraient aujourd'hui les oreilles les moins scrupuleuses. Ajoutons qu'aucun des historiens du théâtre français n'a parlé de ces ballets ; ils appartiennent à la catégorie des livrets les plus difficiles à rencontrer, et nul amateur n'a eu la satisfaction d'en posséder un certain nombre, si ce n'est M. de Soleinne, qui

en avait placé une réunion des plus curieuses dans sa riche bibliothèque dramatique, aujourd'hui dispersée, au grand regret de tous les hommes studieux et de tous les amis de l'histoire littéraire. En offrant quelques échantillons de ces écrits, d'un genre destiné probablement à ne jamais renaître, nous mettons sans doute quelque chose de neuf sous les yeux de la plupart de nos lecteurs.

Ballet de la foire Saint-Germain, 1612. Une femme d'une taille colossale est amenée sur la scène. Il sort de dessous ses vêtements quatre opérateurs, quatre coupeurs de bourse, quatre peintres et quatre astrologues. Chacun débite une tirade de vers ou de prose. Les opérateurs vendent de la poudre de l'arche de Noé, pour apaiser le mal de dents ; des pessaires composés de la cognée du dieu des jardins avec la maîtresse plume du rossignol d'Apulée, pour guérir les suffocations de matrice ; de l'expression des figures de l'Arétin broyée entre deux draps, pour expulser la mélancolie ; de la poudre du tronçon de la lance d'Astolphe, mêlée avec du sable du Pactole, pour faire tomber une partie des femmes à l'envers ; de l'huile de

vertugadin pour couvrir l'hydropisie des pucelles ; de l'essence du sang d'incube et du gros orteil du fantôme de Brutus, pour faire engendrer les châtrés.

Un arracheur de dents annonce que plusieurs dames,

- « Sont guéries du mal de dents
- « Rien qu'à voir mon instrument. »

Et il observe judicieusement qu'il deviendrait immensément riche s'il arrachait les cornes de tous les cocus.

Les astrologues prédisent ceci :

- « Quelques-uns de diverse humeur
- « Remplie d'une soigneuse cure
- « Se feront frotter de mercure,
- « Je n'entends pas du parfumeur.

Ils annoncent qu'au printemps on verra autant de cornes sur les têtes que de fleurs dans les prés. L'hiver leur arrache une exclamation que nous aimons à croire dépourvue de toute vraisemblance.

- « Que durant ces longues soirées
- « On fera de maris cocus ! »

Les coupeurs de bourse débutent par dire aux dames :

- « Belles, nous en avons d'autres pour vous. »

Un peintre annonce qu'il sait peindre un pucelage, un soupir, une clameur, le son d'une cloche.

- « Plus habile qu'Apelle
- « Sur la couche d'une belle
- « Je sais faire un portrait vivant. »

Et pour prix de ses peines, il demande aux dames un petit étui pour mettre son pinceau.

Le *Ballet des Matrones* nous avertit que :

- « Pour bien estouper un passage
- « Et rapaiser les bons maris
- « Elles emportent l'avantage
- « Sur les meilleures de Paris. »

Lucine vient tenir aux dames un langage qui exciterait aujourd'hui une légitime indignation :

- « Belles qui, de peur d'une enflure
 - « Ou d'une longue égratignure
 - « Qui déshonorerait votre cas,
 - « Ayez mieux mourir de jaunice
 - « Que de me faire un sacrifice,
 - « Mourez : je ne vous plaindray pas.
 - « Pour secourir les pauvres filles
 - « J'ameine des femmes subtiles
 - « Qui par des moyens prompts et doux
 - « Savent tirer l'enfant du ventre
 - « Aussi doucement qu'il y entre,
 - « Rentre et reboucher les trous. »
-

Dans le *Ballet des Secrétaires de saint Innocent*,
les écrivains qui paraissent sur la scène annoncent leurs talents :

- « Nos plumes, fermes par le bout,
 - « Que nous faisons marquer partout,
 - « Laissent de si bons caractères
 - « Que quand elles sont en leur point
 - « Les femmes ne se lassent point
 - « D'employer de tels secrétaires. »
-

C'est dans le même style que s'exprime le
Ballet des Gentilshommes champêtres habillés à l'antique :

- « Dames, nos lances enrouillées
 - « Font plutôt vivre que mourir,
 - « Voire à quiconque les essaye
 - « Font une si plaisante playe
 - « Qu'on n'en voudroit jamais guérir. »
-

Le *Ballet des Rues de Paris* est tout aussi
riche en équivoques hasardées ; au sujet de la
rue des Jardins, vous lisez ceci :

- « Les chaleurs du dernier été
- « Ont notre jardin tout gâté
- « Si bien qu'il n'y croît pas grand'chose ;
- « Notre métier ne vaut plus rien,
- « Car un jardin n'est jamais bien
- « Si sans cesse on ne l'arrose. »

Les industriels de la rue de la Savaterie disent de leur côté :

- « Rares beautés qui manquez de chaussures,
 - « Sans tournoyer, venez à nous tout droit,
 - « Et nous laissez prendre votre mesure,
 - Car nous avons celle qu'il vous faudroit. »
-

Le *Ballet du Mariage de Pierre de Provence*, dansé par son Altesse Royale à Tours, en 1638, eut pour acteurs les courtisans les plus à la mode.

Le comte de Brion et le marquis de Maulevrier, déguisés en cuisiniers, proclamaient leur savoir-faire de la façon suivante :

- « Nous ne parlons point tant de nous
 - « Que d'autres faiseurs de ragoûts
 - « Que trop de vanité transporte ;
 - « Mais nous dressons diligemment,
 - « Nous embrochons de bonne sorte
 - « Et lardons délicatement. »
-

Le *Ballet de la Vallée de misère* faisait paraître nombre de personnages qui tenaient tous des discours fort peu édifiants.

Le joueur de bâton à deux bouts s'écriait :

- « Je jure désormais ne me servir partout
- « Que du bâton qui n'a qu'un bout. »

Les joueurs de luth se hàtaient de dire :

- « Nos luths ne sont pas les seuls instruments
- « Dont nous soyons munis.
- Nous pourrions beaucoup mieux charmer vos senti-
- « Par ailleurs que par les oreilles » [ments

Le fou nu ne craignait pas de dire :

- « Si je suis decouvert et nu en cette sorte,
- « Au besoin j'en serai plus prêt à vous couvrir. »

Et on allait jusqu'à adresser aux dames ces vers vraiment incroyables :

- « Cet Italien qui mit ses postures en pratique,
 - « Nous montrons qu'il n'en savait rien ;
 - Belles, si ce discours ne vous semble croyable
 - « L'expérience en est aimable. »
-

Le Ballet des Andouilles portées en guise de momon, 1628, in-12 de 12 pages, est la plus rabalaisienne de toutes ces mascarades audacieuses ; il s'agit sans cesse du même objet dont un épisode du *Pantagruel* a donné l'idée, et qu'on apporte comme un *momon* (1) au sei-

(1) D'après le *Dictionnaire* de Borel, le *momon* était une sorte de pelote énorme que l'on portait dans les mascarades comme si c'eût été une grosse bourse contenant des enjeux. Molière a fait plusieurs fois usage de ce mot. « Tru-

gneur de la Nigaudière, gentilhomme de village. Des individus de divers états viennent tour à tour rendre hommage aux Andouilles et s'énoncent en un français qui usurpe tous les privilèges de la langue latine :

« Si quelque dame avoit besoin
 « D'un procureur qui prit le soin
 « De ses procès. qu'elle m'essaye,
 « Car je suis homme diligent,
 « Et pour mes peines je me paye
 « Aussitôt en chair qu'en argent. »

LE NOTAIRE.

« Je ne perds ni temps ni minute.
 « Toujours je grossoie ou minute.
 « Et s'il arrive quelquefois
 « Que pour les dames je travaille.
 « Je les oblige pour neuf mois
 « De l'ouvrage que je leur taille.

LE SERGENT.

« J'exploite la nuit et le jour,
 « Je donne en la chambre d'amour
 « Des assignations secrètes ;
 « C'est mon ordinaire déduit
 « De faire à cinquante fillettes
 « Ce qu'Hercule fit en une nuit. »

faldin, ouvrez-leur pour jouer un momon. » (*L'Étourdi*, acte III, scène II.) — « Est-ce un momon que vous allez porter ? » (*Le Bourgeois gentilhomme*, acte V, scène I.)

LA GRANDE CATAUT.

- « Dedans l'amoureux exercice
- « Je pratique plus de malice
- « Qu'un pédant ne sait de latin.
- « Je fais à l'envers la grenouille,
- « Et je m'instruis sur l'Arétin
- « A tirer le jus d'une andouille. »

LA MATRONE.

- « J'entends les accords de nature,
- « Je sçay bien faire une ouverture
- « Et rétrécir les plus grands cas.
- « Que si d'hasard il vous chatouille,
- « Filles, ne vous espargnez pas
- « De vous le frotter d'une andouille. »

LE MIGNON DE COUCHETTE.

- « Je hais la guerre et les excès,
- « Je fuis les débats et procès,
- « J'aime les voluptés plus douces,
- « Et telle ne se vante pas
- « D'une andouille de douze pouces
- « Que je lui donne à son repas. »

Du reste, le chant qu'entonnaient, dès leur arrivée, les porteurs du *momon* faisait pressentir ces terribles joyeusetés :

- « Voici des masques de renom
- « Qui vous apportent un momon
- « Afin de réjouir les dames,
- « Car ils portent, outre ces plats,
- « La figure d'un certain cas
- « Dont elles apaisent leurs flammes. »

Nous n'affirmerons pas que le *Ballet des Andouilles* ait été représenté à la cour ; nous manquons de témoignages à cet égard ; mais nous savons fort bien que le *Ballet du Hasard* fut représenté devant le roi en 1621, et ce n'est certes pas un des moins singuliers. Tous les rôles étaient remplis par des seigneurs qui adressaient aux dames les plus intolérables équivoques ; quelques échantillons en donneront une idée trop exacte.

Le comte d'Alix représentant un faiseur de dards :

- « Beaux chefs-d'œuvre de nature,
- « N'appréhendez point mes dards,
- « Trop douce en est la piqure ;
- « S'il arrive que mes flèches
- « Se brisent sans faire brèche
- « Ou rebroussent devant vous,
- « Je n'en serai point en verve ;
- « J'ai toujours pour les bons coups
- « Une flèche de réserve. »

Le comte de Rochefort en costume de laboureur :

- « Si vous avez des laboureurs
- « Qui, pour être mauvais payeurs,
- « Ne contentent point vos envies,
- « Beautés, adressez-vous à moi...
- « Qui mieux que moi va défrichant
- « Ces terres neuves qui du coudre
- « N'ont jamais senti le tranchant ? »

Dans le *Ballet de la My-Carême* on voit figurer Apollon, Orphée des fous, allant visiter la truie qui file, des hotteurs des halles, etc., et ceux-ci ne craignent pas de dire :

- « Nous portons par malheur du poisson dans nos hottes
 - « Pour contenter vos appétits ;
 - « Nous avons de la chair pour vous, belles Huguenottes,
 - « Mais le morceau est trop petit. »
-

Le *Ballet des Rencontres*, dansé devant Sa Majesté en 1631, montre un courrier qui apporte des nouvelles d'un pays nouvellement découvert :

- « Deux Portugais en sont venus
 - « Qui jurent que les femmes grosses
 - « Sans faire leurs maris cocus
 - « Accouchent le soir de leurs noces. »
-

Le *Ballet des Quolibets*, dansé au Louvre et à la maison de ville, le 4 janvier 1627, par Monsieur, frère du roi, abonde en images qui paraîtraient à bon droit peu convenables ; il a pour principaux personnages le capitaine Riflandouille, Maître Aliboron, Maître Mouche,

Maitre Gonin. Voici les derniers vers que celui-ci adresse aux dames :

- « Mais avant je vous avertis
 - « De prendre garde à mes outils ;
 - « Car s'il faut que je vous approche,
 - « Et s'il arrive quelquefois
 - « Que mon cadenas vous accroche.
 - « Vous n'en serez que pour neuf mois. »
-

Le sujet du *Grand Ballet du Roy*, dansé au Louvre le 12 février 1619, était emprunté à la *Jérusalem délivrée* ; mais il était mêlé d'intermèdes dont les idées étaient tout à fait étrangères au poëme du *Tasse*. Dans l'intermède des Bûcherons, M. de Chalus disait ceci :

- « Ma coignée aujourd'hui fait d'étranges effets ;
- « Quand elle abat du bois elle en fait venir d'autres. »

M. de Humières chantait de son côté :

- « La douceur tesmoignée
- « Du son de ma coignée
- « Ravit tous les oiseaux, excepté les coucous »

M. de la Roche-Guyon, figurant dans l'intermède des Scieurs de bois, ne restait point en arrière :

- « Ne mesprisez point mon outil ;
- « L'avantage qu'il vous présente,
- « C'est qu'il n'est rien de si subtil
- « A se loger dans une fente. »

Et M. de Brandes, à la tête des Sagittaires, s'écriait :

- « Bien que mon arc bande à cause de vous,
 - « Et que ma flèche à nulle autre ne cède,
 - « Ne craignez point la rigueur de mes coups ;
 - « S'ils font du mal, ils donnent le remède. »
-

Le dimanche 20 janvier 1617, le roi dansa un ballet où figuraient de bizarres déguisements : les dames d'un jeu de cartes avec un damier sur la tête et une carte colossale sur la poitrine; des monstres « ayant la teste, les aisles et les « pieds de hiboux, avec le reste du corps cou- « vert d'un habit de jurisconsulte ; » d'autres avec « la tête et les quatre pattes d'un singe et « le reste du corps couvert d'un habit de fille « de chambre jeune. »

La représentation de ce ballet, emprunté au récit des amours de Renaud et d'Armide, offre des détails étranges. On lit, folio 10 verso : « Une nymphe eschevelée et *toute nue* sort du bassin de la fontaine du milieu, et tandis que les chevaliers cherchent passage pour entrer dans le jardin, elle chante en vers. (Suivent sept quatrains fort plats.)

« Les baguettes des chevaliers suppléent à « leur courage qui leur défendoit d'employer

« des armes sur une femme belle et *nue*, comme
« estoit celle-là; ils la forcent de se replonger
« dans l'eau dont elle estoit sortie. »

Louis XIV arrive enfin, et les spectacles de la cour deviennent beaucoup plus décents; toutefois, on rencontre encore quelques réminiscences des gaietés passées. C'est ainsi que dans le *Ballet du fils de Bacchus*, dansé le 2 mai 1651 on entend le duc de Mercœur et le marquis de Montglas, travestis en nourrices, s'offrir pour faire l'instruction des demoiselles :

« Il n'est pas malaisé d'acquérir nos offices,
« Et pour y parvenir le chemin en est doux;
« Mais vous ne sauriez mieux vous adresser qu'à nous
« Si vous voulez apprendre à devenir nourrices. »

Si la moralité est la base de tout gouvernement qui veut subsister, cette absence de toute retenue et de toute pudeur du xvii^e siècle ne prouvait-elle pas à l'évidence que le tronc de l'arbre social était pourri, et que la cognée du bûcheron pouvait seule sauver les jeunes rejets :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

Formulaire fort récréatif de tous contractz, donations, testaments, codicilles et autres actes passez par-devant notaires et tesmoins par-devant Bredin le cocu, notaire rural.

Cette facétie a été plusieurs fois réimprimée; de 1594 à 1627, on en compte cinq éditions données à Lyon, et une à Paris. Toutes sont rares, fort recherchées, et se payent cher lorsqu'il s'en présente dans les ventes quelques exemplaires bien conservés. On sait que M. Péricaud, bibliothécaire de Lyon, a découvert le nom de l'auteur en décomposant les mots *bonté ny soit* qui servent de signature à l'*avis aux lecteurs du Formulaire*. Cette devise cachait, selon un usage en vogue à cette époque, le nom de l'écrivain; c'est *Benoist (du) Troncy*, Lyonnais, dont on possède d'autres ouvrages (voir les *Archives historiques du Rhône*, tomes III, V et VI, et la *Biographie universelle*, tome XLVI). Le formulaire de Bredin est d'ailleurs un des meilleurs écrits qu'il y ait dans le genre auquel il appartient.

Voici quelques indications des prix auxquels ont été vendus des exemplaires de ce livre, depuis les renseignements donnés par le *Manuel du Libraire* : 76 francs, Nodier, en 1844; 81 fr.,

Aimé Martin; 110 fr., Soleinne; 89 fr., M. en 1850.

Il existe une réimpression tirée à cinquante exemplaires seulement, publiée pour les Bibliophiles Lyonnais, en 1846. Voici l'extrait d'un des actes de ce curieux volume :

Contrat d'eschange (1).

« Par devant Martin de Beauchesne, notaire, etc., presens etc., furent presens Guillot le Membru, maistre charretier et roollier, demeurant à Lyon, rue de Bourgneuf, paroisse de St.-Paul, d'une part, et Jean le Simple, savetier, en esperance d'estre maistre cordonnier en vertu de l'edict des maistrises, aussi demeurant audit Lyon, en la mesme rue de Bourgneuf, et proche voisin dudit Guillot le Membru, d'autre : Lesquels sages et bien advisez, considerant que l'homme est naturellement conduit d'un desir de jouir du bien d'aultruy, parce que l'on voit que ce qui est nécessaire et deffaut à l'un est quelquefois et le plus souvent superflu et inutile à l'autre, comme ce grand et pour le jour-d'hui inimitable philosophe Diogenes fit co-

(1) Extrait du *Formulaire fort récréatif*.

gnoistre par gausserie à ceulx qui parlans de la diversité des vins, selon leurs creus, luy demandèrent duquel vin il se trouvoit le mieulx, auxquels il respondit de tout aultre que du sien : pour raison duquel desir les ventes et permutations ont esté introduictes entre les hommes aux fins de s'accommoder les uns les aultres : ayant pour ce, ces deux bons personnages et meilleurs amis, mis en considération que l'un ny l'autre ne se pouvoit commodement ayder et servir de leurs femmes, et que celle qui est mariée à l'un d'eulx est plus propre et commode à l'autre que à son propre et légitime mary. pour la diversité de leurs engins, parceque Yolant la Viste, femme de Guillot le Membru, a son *quoniam* par trop estroict pour le grand et gros outil de son mary, et au contraire Tassie la Gorgeoise, femme du dict le Simple, l'a si large et si profond, que le petit membre de son mary s'y escache et perd du tout ; desirant pour ce s'accommoder l'un l'autre respectivement comme proches voisins et bons amys qu'ils ont toujours esté, ont de leurs bons grés et libres volonteiz faict et font entr'eulx, acceptans par mutuelles stipulations, l'eschange ou permutation qui s'ensuyt : à sçavoir que ledict Guillot le Membru librement et vo-

lontainement a cédé, quicté, remis et délaissé par eschange, et promet maintenir et garentir de ses faicts, promesses et obligations tant seulement audict Jean le Simple acceptant pour luy, ses voisins et bons amys, la dicte Yolant la Viste, avec son dict petit engin, entrées, sorties, appartenances et despendances d'iceluy, à la charge tant seulement de l'entretenir brave et popiné. En recompense et contreschange de laquelle ledict Jean le Simple a pareillement cédé, quicté et remis pour tousjours, irrévocablement, et promis aussi maintenir et garentir de ses faicts et promesses audict Guillot le Membru, acceptant pour luy tout seul, et non pour aultres, ladicte Tassie la Gorgeoise avec son grand fonds, entrées, sorties, droits qui en despendent, et aultres appartenances quelles qu'elles soient, à la charge de labourer souvent et sans contredict.

De toutes aultres charges, franche, quicte et exempte : sous lesquelles charges ils se sont respectivement desmis et desaisis au proffict et commodité l'un de l'autre des choses permutées et s'en investent et saisissent respectivement, confessans les tenir en nom de precaire et de constitut jusqu'à ce que chascun d'eulx ait prins et apprehendé la réelle et actuelle possession

et jouyssance de celle desdictes deux femmes qui luy a esté cédée et remise par ce présent contract d'eschange, et parce que, comme dict est, ladicte Tassie a un *quoniam* beaucoup plus grand, et beaucoup meilleure teste que ladicte Yolant, ledict Guillot le Membru a donné et remis pour toute plusvalue audict le Simple toute la filasse que ladicte Yolant luy a faicte ou filée depuis trois sepmaines en çà, pour en faire des beguins aux premiers enfants masles qu'ils auront, promettans etc., obligeans etc., renonçans, etc. Faict et passé, etc. »

Le volume se termine par un colloque de l'origine et naturel des femmes, auquel sont introduits entre-parleurs M. Jean Coquillard, M. Pierre le Sage et M. François Baudichon, tous trois notaires ruraux au royaume d'Utopie.

*Les Débats et facétieuses rencontres de Gringulet
et Guillot Gorgeu, son maître.*

Opuscule dans le genre des colloques de Tabin et de son maître : coq-à-l'âne, lazzis, plaisanteries saupoudrées de sel peu attique ;

cela se débitait sur les tréteaux de la foire, en présence d'un parterre peu difficile.

GRINGALET, sortant fortuitement, rencontre son maître et lui dit :

N'avez-vous point vu un homme de toile habillé de village qui porte une épaule sur un bâton ?

GUILLIOT.

Je crois fermement que le coquin me charme. Et d'où viens-tu ?

GRINGALET.

Je viens de voir le plus plaisant trait qui se soit jamais vu sur notre horizon ; ce que j'ai vu est trois filles qui étoient fort empêchées à qui feroit le meilleur trait ; l'une disoit : « Je suis plus habile que vous. » Les deux autres soutenant chacune son droit, la première a demandé une fine aiguille et a pissé au travers du petit trou sans mouiller les bords ; la seconde a fait une salade de raiponse sans prendre à la saison des laitues pommées ; elle a donc mis sur un escabeau trois grains de blé, l'un contre l'autre, puis elle a troussé son derrière, et, tournant sa planète de Vénus vers l'escabeau, elle a fait une vesse qui a emporté deux de ces grains,

laissant celui du milieu, ce qui est admirable, que vous en semble ?

« Ayez une cavale chez vous : baillez-lui une bonne selle et une bride, elle en aura pour toute sa vie. Ayez une femme, c'est tous les jours à recommencer, aujourd'hui d'une façon, demain de l'autre. » Mon Dieu, nous dira-t-elle « mon cœur, mon fils, mon mari, mon mignon « (vous charmant mignardement avec ses dou-
« ces paroles), j'ai vu aujourd'hui ma nièce qui
« avoit une cotte bandée à la serpente, et le
« chaperon à la culebutte; c'est maintenant la
« mode, il faut que j'en aye de même. » Une
autre fois elle vous dira : « J'ai vu une dame
« par la ville qui porte un rabat qui a cinq rangs
« de dentelles à la gimbarde; vous m'en donne-
« rez une, s'il vous plaît. » Si bien que continu-
nant de jour en jour en ses demandes, un si
grand flux prend à votre bourse, que ni séné, ni
rhubarbe, ni scamonnée ne sont à comparer
pour lui faire prendre un dévotement de corps.»

Nous connaissons deux éditions de ces *Dé-
bats* : l'une porte le nom du libraire J. Mau-
clerc, à Londres (nom évidemment supposé,
car le livre est dû à des presses françaises et il
est probablement de fabrique rouennaise);

l'autre donne au frontispice l'indication de Rouen, sans nom d'éditeur; ni l'une ni l'autre ne sont datées.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que dans la généalogie des farceurs renommés Guillot Gorgeu figure comme le fils adoptif de Gautier Garguille.

Le Nouveau Panurge, avec sa navigation en liste imaginaire, son rajeunissement en icelle, et le voyage que feit son esprit en l'autre monde.

Malgré trois éditions successives données à la Rochelle et à Lyon en 1615 et 1616, ce livre n'est pas commun; c'est une imitation de Rabelais, mais une imitation des plus imparfaites et des moins dignes d'éloge. Un sentiment très-vif d'acrimonie contre les réformés et contre certains de leurs pasteurs, dans le midi de la France, respire dans cet écrit dont l'auteur est assurément Guillaume Reboul. Même style, mêmes images, mêmes idées que dans les volumes publiés par ce personnage, qui abjura le protestantisme, se livra à toutes les haines d'une polémique ardente et finit d'une façon

tragique. S'étant rendu à Rome, il fut pendu pour avoir composé de sanglantes invectives contre Jacques I^{er}. Nous en avons déjà parlé dans l'avant-propos du *Premier acte du Synode nocturne*, qui forme la première publication de notre *Bibliothèque facétieuse*. Nous ne nous étendrons point longuement au sujet du *Nouveau Panurge*. Le livre peut se résumer en quelques mots.

— Panurge, arrivant à la foire de Beaucaire, y rencontre Taumaste, Epistemon et autres camarades qui y étaient venus pour faire emplette de chats ; il part du pays de Salmigondis ; il fait naufrage, mais un dauphin le sauve miraculeusement et le porte en l'île imaginaire. Description de cette île. Discussions sur divers sujets et notamment sur l'honneur des femmes. Voyages dans différentes contrées fantastiques : descente aux Champs-Élysées et aux enfers.

L'ami de Pantagruel décrit d'une manière plus originale que décente les supplices infligés à divers sectaires fameux :

« Je recogneus Bèze, lequel estoit couché sur
« son ventre, et sa *Canidie*, couchée à l'envers,
« en telle sorte qu'il tenoit le bout du nez à son
« comment a nom, duquel sortoit une flamme

« de feu ensouffré, parmi une épaisse fumée
« puante comme trente mille diables, et tou-
« tesfois son nez estoit tousjours là dedans, et
« son mignon Audibert estoit là debout tenant
« un gros billon de fer rond et long, rouge de
« feu, avec lequel il charmoit le boyau culaire
« de Bèze et disoit qu'avec ce billon il devoit
« barelicoquer son cu nu en ce monde-là tout
« ainsi que Bèze avoit de son barelicoquin
« barelicoqué son barelicoquant en ce monde
« icy. »

Veut-on avoir un échantillon des entretiens
qui se passaient entre Panurge et ses compa-
gnons?

HEGEMON.

Je suis celui qui guidois Jupiter par la mer
Pontique, le tenant par une de ses cornes lors-
que métamorphosé en taureau il emportoit la
troisième partie du monde, à sçavoir Europe.
Plus je le guidai dans le bois où il culbuta la
fille d'Inache et en plusieurs autres lieux, où
je l'ay faict barelicoquer son beau plein saoul
avec déesses, demi-déesses, Nymphes, Driades,
Orcades, Hamadryades et Nayades. Et jamais
sans moy il n'auroit de son calibis calibistonné
Alcmène, d'où sortit ce musarno de Hercule.

PANURGE.

Saint Gobelín, tu ne me parles que des culbutades de ce paillard ; tu me romps ma dévotion ; fi, au diable ; je crois que tu es hérétique. Si tu me preschois guières, tu me ferois donner à plus de cinq charretées de petits diabolotins. Fi, fi, du coton, ça, que je bouche mes oreilles.

HEGEMON.

Hé ! pauvret, tu me fais pitié, et où voudrois-tu aller, *amicus singularis* ?

PANURGE.

Per quam regulam, ne vois-tu pas ma gibecièrre garnie de carrolus et ce *baculum senectutis* pour la défendre ?

HEGEMON.

Mais encore permettez que j'aïlle avec vous où que diable soit.

PANURGE.

Je le veux, à condition toutesfois que tu ne me parleras plus de ces ruffiens de dieux que tu dis avoir servis. Mais je doubte encore, dis moy : serois-tu point ce Mercure consistorial, envoyé pour ennuyer de la part de ton paillard maistre Calvin, je voulois dire Jupin.

HEGEMON.

Ha, non, je vous le jure devant et derrière, par la teste et par les pieds, et si il en estoit besoin, je ferois ici le serment d'Atis, en danger d'avoir un jour les (vous m'entendez bien) coupez à rasibus, deux doigts près du fourreau de vostre nez. Je suis beaucoup plus que ce petit ruffien de Mercure. Et m'est avis, sans moy ce maquereau n'auroit jamais osé entreprendre sur Argus à tous ses yeux de plumes; ce fut moy qui guidai rhétoriquement le cours de son courbé glaive, dessous le menton du surveillant qui fist bondir sa teste en l'air comme si ce fust esté la teste de un petit chardonneret.

La description des peines qui punissent en l'autre monde chacun des sept péchés mortels occupe une place très-considérable dans le livre de Reboul, mais elle n'offre rien d'assez saillant pour mériter d'être reproduite, nous nous contenterons de citer un seul paragraphe :

« Les ames envieuses, pour récompense de leur envie, sont promenées dans les sales basses, ayant chacune un ministre, je voulois dire un bourreau, mais c'est tout un, l'un vaut l'autre, *si delira ne delire*, lesquels avec un gros

fouet retors à plusieurs cordes, et chasque corde plusieurs nœuds, avec de longues pointes d'acier au bout, leur font danser le branle : *Tant vous allez doux, Guillemette, tant vous allez doux.* Et lorsqu'elles veulent fuir ces coups, lesquels elles évitent, entrant en une autre sale tout joignant, vous voyez une infinité de serpents, lesquels sifflant, leur sautent dessus ; les uns les mordent à la teste, les autres au col, à l'estomach, au ventre, aux cuisses et par tout le corps, en telle sorte que ces pauvres ames sont contraintes retourner voir leurs ministres pour avoir derechef le fouet. »

Mitistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon, trouvée depuis n'aguère d'une exemplaire escrite à la main, à la valeur de dix atomes, pour la récréation de tous bons fanfreluchistes : auteur, abcdefghiklmnopqrstvxyz.

Cette facétie est l'œuvre de Guillaume des Autelz, poète, romancier et grammairien du seizième siècle ; elle a obtenu les honneurs de plusieurs éditions, et toutefois elle est si rare que M. Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la*

Littérature française, avoue n'en avoir jamais rencontré un seul exemplaire. Nous ne la découvrons sur aucun des catalogues les plus riches en livres de ce genre; Charles Nodier ne la posséda jamais et Méon n'en avait qu'une copie manuscrite dont nous avons fait l'acquisition en 1847 à la vente Aimé Martin. Une réimpression a été donnée à Paris, mais elle a été prudemment tirée à très-petit nombre, de sorte que le texte original reste toujours fort peu connu. D'après M. Paulin Paris, l'auteur de la *Milistoire barragouyne* fit, après Rabelais, litière de jeux de mots et de turlupinades, croyant agréer aux pantagruélistes, mais c'est une débauche d'esprit et d'imagination qu'on ne recommence pas. Cet écrit, très-digne de figurer parmi les livres de haute gresse, se compose d'une centaine de feuillets environ; il est divisé en dix-sept chapitres. Nous en donnerons quelques extraits. Commençons par transcrire le début :

« *Comment Songe-Creux alloit au moulin avec Fanfreluche, et des propos tenus en chemin* (1).

(1) Le nom de Songe-Creux est sans doute emprunté à Pierre Gringore, qui donne ce titre au prince des sots, et

« Quand les grands seigneurs sont semblables au roy des singes duquel parle Ésope en ses fables, il leur convient avoir avec eux force flatteurs, et pour ce est-il qu'aucuns historiens escrivants la généalogie de leurs maistres, ne faillent point à mentir pour (ce leur semble) décorer leur noblesse, laquelle du tout ne doit estre estimée par là. Mais quant à moy, ne pensez jamais qu'en vous racontant la très-ancienne généalogie de ma noble maistresse Fanfreluche, je vueille mentir aucunement. Car j'ay fait bon vœu aux Muses de ne mentir jamais (que je sache, notez ce mot) en chair sallé ny en beurre frais, et pour ce je n'en dirai que la pure vérité, et ce qu'elle-mesme m'en contoit, une fois qu'elle alloit sur un asne au moulin, et je la suivoys tousjours en pensant à mes amours au temps passé. Et elle me cria pour une fois : Songe-Creux ! Mais parce que je faisoie de beaux chasteaux en Espagne, je ne luy

qui publia sous le titre de : *Contreditz de Songe-Creux*, un ouvrage satirique et moral en prose, mêlée de vers, qui obtint deux éditions à Paris en 1530 et 1532. Voir la *Bibliothèque poétique* de M. Violet-Leduc, Paris 1843, t. I, p. 374. Il existe un almanach facétieux du commencement du xvi^e siècle : *Pronostication de maistre Albert Songe-Creux, biscailien*.

respondoye mot. Pourquoy elle fut contraincte m'appeler encore par trois fois, en criant : Songe-Creux! Songe-Creux! Songe-Creux! Alors: Que vous plaist-il, madame? luy respondy-je tout ravy. Je m'esbahy, dit-elle, en quoi vous songez. Je pense, dy-je, madame, combien le Pape dict de matines en ses leçons. Voilà de beaux propos, dit-elle; mais dictes-moy, que dit le seigneur Gaudichon de ma personne? Il vous prise fort, dis-je, madame; je l'ay ouy jurer plus de cinquante fois son asne (1), qu'il n'y avoit femme d'ici à Paris plus habile à manger soupe que vous. Mais il y a un mal, il me demande à tous les coups de quelle race vous estes, et je ne sçay que lui en dire. Ma race, dit-elle, vraiment, Songe-Creux, je vous veux compter ma généalogie et tout mon fol train de jeunesse jusqu'icy. Touchez là, dy-je, madame, par la mort-bien, j'en suis content; aussi bien ay-je envie d'en faire un petit mot de romant à l'advenir. On en a bien fait un de Mélusine (2). Je vous estime bien autant qu'elle,

(1) Son âne pour son âme, plaisanterie renouvelée de Rabelais.

(2) L'édition originale de ce roman célèbre, composé par Jean d'Arras, d'après les traditions du moyen-âge, vit le jour à Genève en 1478. Une édition de Lyon, sans date,

et plus encore si vous voulez. Or sus donc, dit Fanfreluche, avant!

« Alors madame Fanfreluche haussa son chaperon et torcha ses babines qui escumoient de colère, grosses, petites, braves baves. Puis commença entrer en son hault caquet, et elle me tint plus de trois grosses heures et demye en disant : Je ne suis pas, mon ami Songe-Creux, de si petite estoffe que vous penseriez bien. Il vous fault entendre qu'il n'y a Princesse, en tout le territoire de la Crèuse, de plus antique race que moy. Je ne sçay si vous avez ouy parler d'Adam. Mais c'estoit un homme qui en sa possession avoit autant de pays que roy ni empereur qui depuis luy ayt esté; duquel je suis descendue, comme par preuve suffisante je tesmoigneroye bien. Car le dict Adam eut un fils et une fille lesquels eurent des enfants, et leurs enfants d'autres enfants, et les enfants des enfants d'iceux d'autres enfants, desquels par

mais que l'on croit moins ancienne, s'est payée jusqu'à 1999 francs à la vente du prince d'Essling. Nous ne voulons entrer dans aucun détail bibliographique sur l'héroïne que Songe-Creux estime moins que Fanfreluche, nous dirons seulement qu'une notice de M. Ursin à son égard, se trouve dans les Annales de la Société Académique de Nantes, tome II (1831), p. 404.

ligne directe sont descendus le grand-père du grand-père de mon grand-père, qui engendra Trigory mon père, et la grande-mère de la grande-mère de ma grande-mère, qui engendra la belle Béatrix ma mère. Par là doncques, *Songe-Creux*, mon beau petit mignon, vous cognoissez la noblesse et antiquité de ma race. Maintenant je vous veux conter de l'estat de mes père et mère, car vous n'avez pas vu mon père, pour ce que plus de sept ans avant que fissiez un estron chez nous, il estoit mort. Vous parlez trop entre vos dents, luy dy-je, mais quand j'entray en vostre service, vous portiez encore le dueil de vostre mère, la belle Béatrix. C'est vrai, dit-elle, j'avais mon grand couvre-chef abbaissé sur mes yeux, de peur que les gens ne me veissent rire. Mais pour venir au propos de mon père, il vint du bas pays de Rusterie en ce royaume icy des Barragouins où il trouva ma bonne mère, la belle Béatrix, qui culetoit desjà à double quarillon en l'aage de sept ans, de laquelle il devint fort amoureux. Depuis qu'une fois mon père eust cogneu ma mère, il n'y avoit jour qu'on ne les veit deux ou trois grosses heures ensemble et le plus souvent on les trouvoit auprès de quelques hayes, exerçant leurs naturalitez, assemblant les pièces de

l'Androgyne, ou bien au fond d'une taverne à boyre d'autant. Car j'ay ouy jurer ma mère plus de cent fois sa figue que (Dieu mercy) elle ne craignoit homme vivant à faire un voirre net ny à boire vin, fust-il aussi grand beuveur que ce bon vieillard athénien, père des philosophes moreaux, qui beuvoit toute la nuit, cependant que les autres dormoyent, comme j'en crois Aristodème, qui le raconte vers le loyal disciple, ou qu'Alexandre de Macédoine, qui avala en un banquet quarante voirres de vin, valant vingt pintes; car je pense que pour le moins son voirre tenoit chopine, veu qu'en un léger moment elle se boit, selon le doctrinal de nostre maistre *Cœnalis*, qui en celuy endroict parle en beuveur magistrostral : c'est en sa rapsodie des poix et mesures; ne craignoit, dy-je, à boire fust à brotequine ou à la lèvresorse, ou à boire sans mettre le nez au voirre, ou à la teterelle, ou à humer le vin comme une soupe, ou à lapper comme un chien, et en lappant avaler deux ou trois pintes de vin, ou à boire à la poincte d'un couteau, ou en une creüse de noix, ou gargariser son gosier, ou à boire par sus la couverture d'un livre, ou en un chausse-pied, ou en une pantoufle, ou en un pot, ou en un chalumeau que le calloyer des isles Hières ap-

pelle *Pantagruelion*, ou en des mitaines, ou en un flacon, ou en une bouteille, ou en une tasse, ou en une escuelle de boys, ou en une d'estain, ou en une sallière, ou en une fiole, ou en un chandelier, et en autres mille petits instruments, comme un entonnoir, une cuillier, un moustardier, un bassin, une lampe, un cornet d'escri-toire, aucune fois le calemar y servoit bien ; une boîte, un canon de haquebutte, un chapeau, un estuy de peigne, une brayette, etc. Et notez que jamais elle ne faisoit si petite col-lation qu'elle ne beut douze fois en faveur de son amy, qui s'appeloit en latin *Johannes Gippo*; plusieurs pensoient qu'elle le fait en l'honneur des douze signes, mais au bon repas elle beuvoit douze douzaines de foyes. Cela lui venoit de bon cœur, dy-je. Mais je suis esmerveillé de ce que les Barragouynes boyvent tant de vin, attendu que jadis les Romaines et Italiennes l'estimoyent contraire à leur pudicité. Hercules, dict-elle, passa par Gueulleseiche, ville de Barragouy-nois ; il avoit le gosier fort altéré et estoit en danger de faire la mort Roland (duquel vous avez veu la prose poétique) sans une bonne commère qui le fit boire à plein gobelet, pour l'amour de laquelle il bailla privilège à toutes nous autres Barragouynes de boire nostre be-

noiet saoul, sans mixtion staphylique, ceste vénérable purée de septembre, laquelle auparavant il avoit défendue aux bourgeoises de Crotone, en despit de la fausse vieille qui lui cacha sa bouteille.....

« Les noces faictes, mon père Trigory s'entre-tint paisiblement au petit possible avec ma mère la belle Béatrix environ l'espace de quinze jours, lesquels ne furent pas expirez qu'un chascun d'eux, de son costé, se repentoit. Ils ne gagnirent donc pas (ce dy-je) le pré des molloisses qui est en nostre pays pour ceulx qui, sans se repentir, peuvent demeurer un an en mariage. Mesmement un jour, entre les autres (dit-elle) il la menaçoit de s'en aller en son pays de Rusterie, et elle luy respondoit : Au diable puissiez-vous aller. Mais vous (disoit-elle en lisant son calepin d'injures), abateur de poulx, abbé de Maulgouvert, affecté, aliborum, amoureux de Bretagne, ange de Grève, apporte-barbets, arracheur de dents, avaleur de merde, babouyn, babillard, badault, badin, bredin, baudet, bélistre, baguenaudier, batteur de gens, beste chauffée, bedault de marmite, besin, bobelineur, bourreau, boiteux, bossu, boussillon, bureau de l'Auxois, buson, baise-cul, coquin, clabault, castré, couillon gris,

caresm'entrant, dandin, dos d'asne, dasticot, drilleur, ennemy de noblesse, ennoissé, fils de putain, flatteur, fol, flaire-gastenu, gaste-bon-temps, gautier, gueux de l'hostière, guillemin, compeine, happe-lopin, hérétique, cossé, luthérien, lanternier, laveur de trippes, Martin-l'asne, meschant, malheureux, malostru, mâchemerde, peureux. Elle vouloit poursuivre, tousjours selon l'ordre de l'alphabet, si mon père, qui trouvoit cela long et fascheux, n'y eust mis la fin par deux ou trois bons coups de baston qui la feirent taire bien soudainement. »

Rabelais envoie Pantagruel étudier dans la capitale ; *des Autels* ne manque pas d'ouvrir la même carrière pour son héros ; mais quelle différence entre les deux écrivains !

« *De l'estude de Gaudichon à Paris.*

« Quand Gaudichon fut à Paris, on le mena tout droit sans broncher au collège de Bourgogne sous la charge de M^e Guillaume Bernard, principal, d'autant bon sçavoir et vertu qu'autre qui fust pour lors en l'Université. Là, Gaudichon devint bien grand clerc en matière de jouer sur les Tècles à la paume, ou de prophétizer quelques baguenauderies aux latrines

durant les leçons, ou de frapper l'un et pousser l'autre, ou de pintasser *ad libitum*, et mille autres juppineries. Ce néantmoins il ne laissoit de bien profiter en érudition, pour ce qu'il avoit la teste tendre, et facilement on y pouvoit faire entrer tout ce qu'on vouloit. Et en cas qu'il n'y voulust entrer, l'on le faisoit entrer par derrière : tellement qu'en moins de dix ans il sceut tous les Fesse-culs de Grammaire, les Abuse-grues de Rhétorique, les Badauderies de Logique, les Farces moralisées des Ethniques, les Coques-sigrues de Physique ; ainsi que magistralement elles sont enseignées à Paris. Et fut passé magister juré l'an mil cinq cent quarante-trois, en la rue au Foirre, en une salle qu'il fit faire expressément, appelée maintenant la salle de Croquelardie ; pour ce qu'il n'y en avoit point de cette nation : et fut faicte *reclamantibus Northmannis* qui disoient que les croquelardons estoient de leur nation. Si vous entrez en la dicte salle (ou je croy qu'elle y est aussi bien qu'elle fut jamais), vous trouverez escrit en grosses lettres VIVANT CROQUELARDONES, et au dessus :

« *Fundavit Gaudichonius de Croquelardia.*

« Or après que Gaudichon fut ainsi grand clerc, il en escrivit à son père tout le *tu au-*

tem, le quel n'en fut que bien joyeux et lui rescrivit une lettre dont la teneur s'ensuyt :

« J'ai receu tes lettres, Gaudichon, mon enfant,
« par lesquelles, si ce que tu dis est vray, j'ay
« sceu que tu n'avois pas mal employé ton
« temps, ny mon argent. Laquelle chose est une
« entre les autres, qui me peut donner plus de
« joye et meilleur moyen de prendre la mort
« en gré, quand elle viendra. Toutesfois, mon
« amy, ce n'est pas tout de commencer, com-
« bien que le commencement (selon Aristote au
« chapitre VII du premier des Éthiques) semble
« estre plus de la moitié du totage : il faut
« néantmoins parachever; car c'est la fin qui
« couronne l'œuvre. Si tu venois au monde avec
« tout le sçavoir que tu as, tu n'y pourrois avoir
« aucun degré de dignité. Car nous n'avons que
« trois facultés par les professeurs, desquelles
« le monde doive estre regy : théologie pour la
« religion, qui appartient à l'âme; médecine
« pour la santé, qui appartient au corps; le
« droict pour la société humaine, qui appartient
« à l'âme, au corps, et aux biens extérieurs de
« la fortune. Regarde donc laquelle tu aymeras
« mieux suyvre de ces trois, et je te promets :

- « Qu'en cheminant du pied qu'as commencé
- « Tu ne faudras par moy d'estre avancé.

« Tu m'en escriras ton advis, cependant je
« t'envoye cent escuz et prie Dieu qu'il te con-
« duise au bon chemin, lequel te mènera à vé-
« rité, afin que de la vérité tu parviennes à la
« vie. De Tirebroche en Croquelardie, ce jour
« de mars 1543. Et au dessouz estoit escrit :

« Ton père, HAPPEBRAN. »

« Ces lettres receues, Gaudichon délibéra la-
quelle faculté de ces trois luy seroit mieux dui-
sante. Le conseil de ses amis estoit d'estudier
en médecine, car d'estudier en théologie, di-
soient-ils, cela est trop long, et puis vous ne
voulez pas estre prescheur; il vous fault mar-
rier, vostre père n'a enfant que vous. En droict
il n'y a que toute brouillerie, veu la preud'hom-
mie de ce bon législateur Tribonian qui nous a
fournis de loix faictes à l'appétit de son avarice,
comme dict Suidas, et l'yvrongnerie du grand
beuveur d'Empereur qui oublioit les lois après
boire, selon la conjesture de Plac. quem glo.
prob. in L. fin. C. in quib. Et puis on n'en faict
point à Paris de profession du civil, mesme-
ment duquel le canon est quasi tout tiré. A
ceste cause adhéra Gaudichon, à la remons-
trance de ses amis. Mais en huict jours, il co-
gneut que les médecins sont vrays bailleurs de

paraboles, c'est-à-dire de belles visées, sive de fadaïses; ainsi que dict Accurse, lequel en cela j'ayme autant croire qu'Alciat qui gréganise comme luy. »

Plus loin se rencontre un chapitre :

Des poëtes francoys.

Et malheureusement il n'est pas sorti de la plume du curé de Meudon, qui aurait su lui donner un intérêt bien vif.

« La première putain que Gaudichon rencontra au Mont-Fourchu fut madame Calliope, pour laquelle selon sa qualité honnestement entretenir, il employa tout ce qu'il avoit autresfois appris à Chasteau-Gaillard, Huleu, le Ganivet, Pont-Troquard, Chastel-Verd et autres telles aussi honorables maisons. Et après un tas de bons propos qu'ils tindrent : Voudriez-vous (luy dict-elle, avec un petit gelasin putasson) prendre la patience de visiter nos muses ? Ha, madame (respond-il inclinant une rufisque révérence), si tant bénignement il vous plaisoit employer pour mon indignité vos charitables peines, vous esteindriez une merueilleusement ardente et bien invétérée soif de mon esprit et

serois immortellement tenu de prix. Nenny, nenny (dict-elle), vostre honesteté le mérite ; je le fay à tout le monde. Bien de par Dieu (dict-il), je vous mercie, allons donc. Ouy, mais quels poètes (dict-elle) voulez vous veoir ? Voicy le rang des Grecs (les Hebrieux sont en l'autre coin de la montaigne), venez, je vous monstreray Homère, Hesiode, Lycophron, Arat, Pindare, Théocrite, Ménandre, que dy-je ? Encore en verrez-vous de plus vieux, Lin, Orphée, Musée, Aristée et Corin, qui est encores tout mutiné de ce que Homère lui desroba son Iliade.

« Aymez-vous mieux veoir des Latins ? Vous trouverez de ce costé Virgile, Horace, Ovide, Lucaïn, Plaute, Tibulle, Martial et les autres. Si vous prenez plaisir aux Italiens en cest endroit, vous verrez Dante, Petrarque, Bocace, Arioste, Boyard, Bembe, Arétin, Franc et une infinité de semblables. Après les Croquelardons, pour ce que c'est mon pays, j'ayme (dict Gaudichon) naturellement les François ; montrez-les-moi, s'il vous plaist ; j'ay ouy dire qu'ils s'en aydent fort bien. Ah, de quoi me parlez-vous ? dict-elle, ceux-là, ils apprennent encores à écrire ; les plus obscurs d'entre eux veulent illustrer les plus clairs ; aussitôt qu'ils sçavent

faire un quatorzain rymé ou non rymé (ce leur est tout un) ils devancent les mieux courans à leur advis, et fussent-ils Dolichodromes ou Hemerodromes, voire plus habiles que Crison ou que le coureur Indaque, ils ne peuvent se souffrir, ils n'ont jamais paix ensemble, ils nous scandalisent toutes. Toutesfois pour satisfaire à une partie de vostre désir, je suis contente de vous en faire avoir le passe-temps. Suivez-moi. Ce dict, ils entrent en la salle francique. Voicy le premier qui se rencontre, un grand personnage portant un bonnet à quatre brayettes, conduisant Urania par-dessous les bras. Celuy, quand il veit Calliope, s'en vint à elle de front, tenant en main son roide baston naturel et disant : Dame, sçauriez-vous cognoistre ce que ce peut estre? Voyla un fort honneste homme, dict Gaudichon. Si est vrayement, dict-elle, et qui parle bien mieux quand il veut. Voyez-vous à ce coing ce petit qui faict de l'incurieux? Ha ! fust-ce le plaisir de Phebus que nous en eussions beaucoup de semblables ! C'est le premier qui a délivré la vraye poésie prisonniere chez les Grecs et Latins, pour lui donner liberté en France, de quoy il a eu aussi bonne récompense que s'il eust nourry des louveteaux ; car qui est celuy qui ne luy ait baillé, pour toutes

actions de grace, un coup de dent ? ou qui évi-
demment prenant les belles fleurs de son jardin,
ne l'ayt malignement dissimulé ? Mais, dict Gau-
dichon, je veux sçavoir de quoy il parle, et
toute ceste troupe qui semble estre d'un
mesme ordre. Vous dictes vray, dict-elle, ils
sont trestous amoureux. Ventre saint Picot,
dict-il, mais quelle mine, quels soupirs, quels
regrets, quelles larmes voy-je icy en escrit !
Tenez, tenez, que de morts ! que de feux ! que
de glaces ! Que vous en semble ? dict Calliope,
car, par ma foy, nous autres Muses n'en croyons
rien. Aussi n'est-ce, dict Gaudichon, un article
de créance ; toutesfois ces deux qualités jointes
ensemble, Poëte et Amoureux (deux plus haults
degrez de suprême folie) sont suffisantes pour
écerveler un bon cerveau. Je ne m'esbahy pas
si celuy-là que vous dictes, a en si grande révé-
rance le nom de la lune, car il est nécessaire
qu'il tienne de l'influence. Cestuy-cy (nonob-
stant son admirable doctrine et honeste modes-
tie que je loue) pour son affection est aussi
abusé. Cestuy-cy, qui plante des arbres pour
avoir de l'huyle en caresme, n'est guères plus
sage. »

Terminons en transcrivant l'épilogue de cette

Milistoire barragouyne ; on y retrouvera encore une imitation presque servile de Rabelais, mais le modèle demeure infiniment au-dessus du copiste :

« Je suis bien marry de vous bailler une chose imparfaicte, mais bientost vous l'aurez tout entière ; car les autres quatorze livres seront prests à l'issue de ce concile. Vous y verrez le discours de l'amour plus plaisamment demené que l'on ne le sonne aux sonnettes de maintenant. Vous contentez-vous ? Ha, messieurs je vous remercie de très-bon cœur ; je n'ay pas tant mérité de vous ; à Dieu vous command. Ne vous contentez-vous pas ? Que maudicts soyent les canailles ; encores vous fay-je plus d'honneur qu'il ne vous appartient. Allez au diable.

Les héros du roman de Guillaume des Autels se retrouvent dans une pièce intitulée : *Tragicomédie plaisante et facétieuse de Fanfreluche et Gaudichon et comment il fut emporté par le diable* (cinq actes, en vers. Rouen, Abraham Costurier, sans date, vers 1620). Telle est la rareté de cette pièce que M. de Soleinne avait dû se contenter d'en posséder une copie manuscrite.

Du reste rien de si tristement plat et de si nul que cette composition.

« *Lettere facete et piacevoli di diversi grandi
« huomini et chiari ingegni, raccolte per Dion.
« Alanagi. In-8°.*

Nous connaissons deux éditions de ce recueil facétieux et peu commun : l'une et l'autre ont paru à Venise en 1561 et en 1582. Des lettres de F. Berni, de Castiglione, de Bini, se rencontrent dans cette collection, trop étendue pour que tout y soit fort amusant. Nous faisons choix, comme échantillon, d'une pièce que le catalogue *Libri*, n° 2463, signale comme des plus curieuses. C'est une lettre *d'incerto autore al furfante re della furfantissima furfanteria* :

« Considerando io, Sacra Maestà, il glorioso e magno imperio vostro, essendo voi Imperatore, re, capo, condottiere, principe, rettore et guida de' furfanti eletti, et di quanta autorità sia non solamente la Maestà V. Furlantesca, ma il minimo Furfante della vostra eletta Furfanteria ; sono stato sforzato dalla mia furfautaggine a farvi con questo mio discorso toccar con mano

di quanta preminenza e di quanto valore sia la Furfanteria et chi lei segue ; la qual principalmente trovo esser piu antica assai del Boccaccio, anzi piu della torre di Nembrotte, et essendo antica et di necessità che sia eccellente et perfetta, et per conseguenza ogni Furfante eccellente et perfetto, et Vostra Maestà Eccellentissima perfettissima et quasi immortale. Et che sia il vero ; cominciamo à discorrere dal principio di questo mondaccio grande, quando Messer Saturno, che era re de gli huomini, che vita furfantessa era quella di quelle generationi che sotto lui vivevano ? li quali ad ogni hora che il Re et superiore havessero, quello, come lor padre riputando et lui trattando loro da buoni figliuoli ; vivevano in tanta libertà et sicurezza, in tanti contenti et piaceri, che benchè secondo l'opinione d'alcuni , mangiassero, bevessero et vestissero da furfanti, non essendo in loro cognitione alcuna di particolari ricchezze, fu chiamato dall' autorità della Furfanteria quel tempo il secol d'oro, nel quale erano quelli homaccioni buoni et senza malitia alcuna, come è il nostro Giommo novitio ; ogni cosa era comune, non ci era divisione di terra, spartimenti di robe, separatione di case, termini di vigne ; ad ognuno era licito lavorare quel terreno che gli piacerà,

in quello gittare il suo seme; ognuno poteva por piante in quale horto gli pareva; ogni donna era mogliera d'ognuno, ogni uomo era marito di ciascuna, et d'ogni cosa i valenti Furfanti facevano fascio. Quanto ben l'offitio di b. s. harebbe fatto il nostro Furfante Biello in questo secol d'oro. Non si stava in quel tempo con persona; non si litigava; non si rubava la lepre, come fu fatto al nostro Fuligni Furfante. Il qual tempo durò sino a tanto che gli huomini vissero da Furfanti et in loro regnò la beata Furfanteria. Ma dapoi come venne quel forasichio di Giove, il quale non considerando che era nato Furfante, essendo nato in una stalla, et allevato come bestia, essendo stato lattato dalle capre; senza piu fare stima della santa Furfanteria, cupido di regnare, cacciò con superchieri grandissime il vecchione Saturno suo padre per forza del regno d'oro. Per il che subito in questa mutatione di stato, si mutò vita et conditione, si perdè la libertà et fra gli huomini che andavan dietro a costumi del Re Giove, nacquero inimicitie, ire, sdegni, furori, crudeltadi, incendii, rapine maggiori di quelle, che il Furfante Pateti fa alle tavole de gli eletti Furfanti. Allhora si cominciarono à dividere le possessioni et tutti i beni, et separare le vigne,

gli horti e le case, à tener le donne strette et per loro ad innamorare, et questionare gli huomini, et combattere l'un con l'altro, à ferirsi, uccidersi et tante altri mali che non si puo dir piu. Nientedimanco non hebbe tanta possanza Giove tiranno d'annullare o di spegnere la beata Furfanteria, la quale, come cosa divina et immortale, in questa mutatione et rivolgimento di stato, volle al dispetto suo star di sopra, come il gallo; anzi come il Furfante Abbate, quando contrasta con gli altri Furfanti al gioco delle piastrelle, et cosi fece conoscere al superbetto Giove, che se bene era come monarca, non per questo poteva senza lei, non solo lui, ma tutti gli altri suoi, che ne haveva una gabbiata, vivere contenti ne securi, percioche mai mangiarono, ne bevono che buono lor paresse, senon quando fuor di casa loro alla Furfantesca scroccavano, ne mai preser piacere di cosa alcuna, senon in habito, attioni, et modi furfantili; co i quali dissimulando chi egli erano, andavano gabbando et trafurando tutto il mondo. Et cominciate da esso Giove, che quando volse fare a tu tu con Europa, mandriana delle vacche del re Agenore, deposti li vestimenti regii, gli fu forza (soccorso della Furfanteria) vestirsi à guisa di capovaccaro, altrimenti mai

L'haverebbe ottenuta, se sotto quello habito non l'havesse ingannata. Così quando volse calcar Leda, si vesti da pollaruolo. Et per questa causa dice il nostro Molza, che di quella gravidanza ella partorì due uova. Oltra di questo, quando volse fare le.... con Antiope, pigliò habito di caprarò. Quando volse incarnare con Alcmena, si vesti da barcaruolo, per parer simile al marito d'essa, che tale essercitio faceva. Et di piu, quando si congiunse col potta di Danae, ognun sa, che prese vestiti da muratore, et con la sua cazzuola, cazzule et martello che egli haveva, le scoperse il tetto et per di lì entrantole in casa, le fece, con riverenza da Furfanti, l.f. Similmente quando p.i.c. ad a Egeria, pigliò habito di spazzacamino. Infìn quando s. Calisto, gli fu forza, se volse la fetta, a vestirsi da lavandara, et sotto tale habito gabbarla : il che gli fu facilissimo, essendo ancora senza barba. c. p. u. b. come ancora pare il vostro Furfante Biagio. Et finalmente tutte le lussurie et gole di Giove, che infinite furono, egli le governò per via della Furfanteria, ne modi che havete intesi. Lascervvi ad dietro l. c. di fratelli, figliuoli, nipoti, cugini, sorelle et parenti di esso Giove, i quali ancor che.... fossero favoriti per parentado di Giove, ancor essi, non

ostante quello, abbracciarono la nostra Furfanteria ; anzi ciascuno pubblicamente faceva Furfantissimi essercitij. Vulcano, come ognun sa, fu un fabbro piu fallito che il Bratti ferravecchio. Apollo un cacciatoruzzo che andava cacciando il naso per tutto, peggio che non fa il nostro Ulgiado Arcifurfantone. Marte nel principio della vita sua fu malandrino che fece a suoi di mille assassinamenti, et dapoi fuggendo le forche, per ricuperar l'honor suo, andò al soldo, et fecesi un soldatello che poi fu chiamato Martino. Mercurio fu un messo, balcon, castaldo, o tavolaccino ; accioche ognuno intendia il suo essercitio. Plutone fu fornaciaio et Monna Proserpina sua, gli haveva cura della fornace, et in quella manteneva il foco. Nettuno pescatore ; benche alcuni dicono che fu pescivendolo. Bacco fu barilaro, benche Tofano dica, che fu sensale di vini. Cupido fu un ruffianetto in chermisi. Le donne loro, chi fu gallinara, come Giunone, benche, fra le galline allevasse qualche pavone con di molte oche et ochette ; chi fu lavandera come Monna Diana. Venere, sa ognuno, che era una squaldrina, piu che la Pullicia en Fiorenza et c. in Roma, che si lasciava à tutt' huomo seminare, et lavorare i suoi poderi. Et finalmente per abbreviare, tutti, tanto

maschi quanto femine, o per forza, o per amore, furono una schiera di Furfanti et fecero mille millanta Furfanterie. »

Une lettre de Bini *au Roi de la vertu*, mériterait aussi d'être signalée, à raison des traits badins qu'elle renferme. La royauté de la vertu, improvisée par de joyeux Italiens dans la première moitié du seizième siècle, n'a duré que bien peu d'années, mais elle a donné lieu à plusieurs écrits très-gais, qu'un bibliographe des plus actifs, M. Gamba de Venise, a réunis en un volume imprimé en 1821, à cent exemplaires, avec la fausse indication de *Culreley-Hull*, sous le titre de *Dicerie di Ann. Caro e di altri a' Re della virtù*.

Voici les principales de ces pièces en prose et en vers ; elles étaient en partie inédites :

« La Nasea d'Ann. Caro. La statua della foia,
« ovvero di Santa-Nafisa, del medesimo. La Co-
« tognata e il Bicchiere di M. Bini. La corona
« di Gramigna di P. Gualtieri, etc. »

Un catalogue publié à Paris (Gianfilippi, n° 727) indique un opuscule qui est sans doute fort difficile à rencontrer : *Formaggia di ser*

Stentuto al Serenissimo re della virtù. Piacenza, 1542, 8°.

« *Thrézor des récréations, contenant histoires fucé-*
« *tieuses et honnestes, propos plaisants et pleins*
« *de gaillardise, tant pour consoler les per-*
« *sonnes qui du vent de bize ont été frappéez au*
« *nez que pour récréer ceux qui sont en la mi-*
« *sérable servitude du tyran d'Argencourt.* »

Cette compilation, mieux faite que plusieurs autres du même genre, a vu et revu le jour à diverses reprises de 1605 à 1637, grâce aux soins de quelques libraires de Douai et de Rouen. On ne manque point de payer cher les beaux exemplaires qui se présentent dans les ventes (66 fr., relié en maroquin, Nodier; 43 fr., veau, tranche dorée, Aimé Martin).

Nous prendrons, à l'ouverture du livre, quelques-uns de ces *propos plaisants* :

« Très-excellente et plus qu'approuvée re-
« cepte et très-bonne médecine pour desgraisser
« les gens qui sont trop gras.

« Premièrement, faut prendre pour desjeu-
« ner une livre de soucy confit en amour sans
« jouissance.

« A son diner, deux livres de mélancolie
« mêlée en larmes, lamentations, gémissements,
« soupirs, pleurs et regrets.

« A son goûter, une salade de menues pen-
« sers, lavées en fontaine d'amertume.

« A son souper, douze poires d'angoisse,
« confites en impatience et dépit ; et si d'aven-
« ture le personnage a mal au cœur, il con-
« vient qu'il prenne un sirop de jalousie sur
« sa conscience, sans dire mot à ses voi-
« sins.

« A sa collation faut qu'il prenne, avant qu'il
« ne se couche, demi-livre de courroux avec
« un sac de procès mal fondés et sans argent.
« Puis coucher sur un lit de travail, sur un drap
« de tourment, couvert de fâcheries, encras-
« tiné de rêveries, farci de poux, puces et pu-
« naises, sur un bâtiment sans fondement. Puis
« Monsieur dégraissera incontinent. »

Remarquons en passant que ces recettes facé-
tieuses ne sont pas rares chez les écrivains pan-
tagruéliques. Il s'en offre une à nos regards
dans une *Médecine pour les dents*, pièce de
vers imprimée au commencement du seizième
siècle, à la suite du *Débat de l'homme et de la
femme*.

Prencz...

Le cinquiesme pied d'ung mouton
 Avec de l'huylle de coton,
 Le cry d'une corneille,
 Puis me prenez d'ung caillou bis
 Le sang et le seing d'ung vieux huys.
 Et le mettez ensemble
 Detremper en un seul pertuis
 Ou le soleil raye de nuict.

Voici une recette que donne le *Nouveau Panurge* (1616, p. 284), pour faire un hérétique :

« Prenez deux poignées de ciguë, trois d'a-
 « conit, les os d'un ciron, la cervelle d'une
 « enclume, les plumes d'une chauve-souris,
 « une douzaine de langues de limaçon, le poil
 « d'un œuf... »

Divers auteurs enjoués ont indiqué des recettes contre la stérilité; Belando, que nous avons déjà cité, formule ainsi la sienne: « Recipe
 « quattro uove de fenise, quattro pie d'una an-
 « guilla, un brazo de silentio de donne, etc. » Un autre remède se rencontre dans les *Lettere facete* di Cesare Rao (Venetia, 1619, p. 48). « Re-
 « cipere in prima del polmone de pulci e delle
 « code di ranocchi, latte di cappone, el suon
 « della campana d'un convento. » Bruscam-

bille émet des idées tout à fait semblables :

« Prenez à jeun la quintessence d'un poumon
« de puce, demi-aune de queue de grenouille,
« le son d'une cloche de couvent, et broyez le
« tout dans une pantoufle. »

Le *Trésor des Récréations* nous fait connaître, entre autres gaillardises, une « Epistre de maistre Guillaume à Gaultier. »

« Nostre Afrique ne nous apporte pour le présent autres nouvelles sinon que notre grand ami a invité toutes les taupes et tous ceux qui sont plus aveugles que les taupes à un spectacle. Certes, je pense que nous verrons merveille bientôt auprès de sa maison, laquelle est située au milieu du Hainaut, auprès de Lyon, guère loin de Toulouse. car nous y verrons des yeux grands de deux pieds, des hommes merveilleusement bien formés, sans pied, sans main ni bras, traversant les camps avec les navires. Nous verrons aussi des chiens sans oreilles, qui descendront aux puits pour monter au ciel. Nous verrons aussi des pauvres ayant leurs bourses très-bien garnies de beaux doubles ducats, lesquels fouissant la terre mèneront guerre aux cigognes et hiboux. Plusieurs iront à pied, estant toutefois sur des mulets et chevaux ; là, il n'y aura point faute

d'aveugles qui, aux lieux ténébreux, liront les livres. Les muets raconteront les plus joyeuses fables du monde ; les renards conduiront les poules ; on verra voler un grand nombre de corbeaux plus blancs que la neige et courir par les champs des singes avec des queues longues de douze pieds. Je vous envoie trois mouches tout nouvellement prises. Dieu vous tienne en garde. De notre maison nulle part située. »

Tous les bibliophiles savent bien quel est maître *Guillaume*. Ce bouffon de cour, qui fut le fou en titre de Henri IV, n'a certainement rien écrit, mais on a mis sous son nom, depuis 1605 jusqu'à l'époque de la Fronde, une multitude de pamphlets relatifs aux affaires du temps. Il serait impossible peut-être d'en former aujourd'hui la collection complète, mais il serait utile d'en dresser une liste raisonnée, car, parmi bien des platitudes, on trouve, dans ces pièces, des détails importants pour l'histoire et parfois une verve réelle et une gaieté de bon aloi. Certains de ces opuscules respirent déjà cet esprit révolutionnaire qui devait, après une longue éclipse, inspirer à la fin du dix-huitième siècle des pages honteusement virulentes. Maître Guil-

laume avait pour armoiries deux flacons mi-partis, l'un de blanc, l'autre de clairer, et pour devise : *Tout est de caresme prenant.*

Une genre de facéties très en vogue, et dont Rabelais trouva de nombreux modèles, c'était une prophétie de nature à provoquer de gros rires. Le *Trésor des Récréations* ne manque point de donner à ses lecteurs une *Prognostication* destinée à exciter leur hilarité. « Ceste
« année Mercure sera inconstant, Saturne rétrograde, et un tas d'autres planètes n'iront
« selon la volonté de plusieurs, donc pour ces
« causes les aveugles ne verront que bien peu
« ou rien ; les sourds entendront fort mal, les
« muets ne parleront guère. Ceux qui seront
« pleurétiques auront grand mal au côté, et
« ceux qui auront flux au ventre iront souvent
« à la chaise percée. Le mal des yeux sera fort
« nuisible à la vue. Il y aura force poissons en
« la mer, et force étoiles au ciel. Rome, Naples,
« Venise, demeureront où elles étoient l'an
« passé. Au printemps vous verrez plus de
« fleurs que dans toutes les autres saisons. En
« automne l'on vendangera ou après ou avant,
« ce m'est tout un, pourvu qu'ayons bon vin en

« abondance. En hiver, selon mon petit enten-
« dement, ne seront sages ceux qui vendront
« leurs fourrures, pour acheter du bois. S'il
« pleut, ne vous en mélancholiez, tant moins
« aurez-vous de poudre par les chemins : sur-
« tout tenez-vous chaudement, et redoutez les
« catarrhes. Ceux qui iront souvent aux champs
« humeront plus de vent que d'huitres. Les
« pierres seront dures et il n'y aura en hiver
« rien de plus froid que la glace. Cette année
« les femmes ne tiendront longtemps silence.
« Ceux qui boiront avant la soif ne seront alté-
« rés. Les bourreaux serviront de rhubarbe
« aux larrons qui seront constipés au ventre.
« Les goutteux se porteront mieux des dents
« que des jambes, et l'on ne prendra point des
« écrevisses en l'air. »

Plusieurs de ces traits sont empruntés à une
des facéties les plus originales de ce genre, elle
a pour titre :

*Grandes et récréatives prognostications pour ceste
présente année 08145000470, selon les prome-
nades et beuvettes par les douze cabarets du
Zodiaque, et envisagemens des conjonctions co-*

pulatives des planètes, par maistre Astrophile le Roupieux, intendant des affaires de Saturne, grand-échanson de Jupiter, garde-des-sceaux de la Lune.

Trois éditions de cet opusculé, toutes trois sans date, sont signalées au *Manuel du Libraire*; l'une d'elles figure au catalogue *Leber* (n° 2535), qui ajoute que ce feu roulant de quolibets ne laissait pas respirer un rieur d'autrefois, et que cette *balivernerie* est une des plus véritablement plaisantes qu'aient enfantées la burlesque imaginative et la folle gaieté du dix-septième siècle. Il convient donc d'emprunter quelques passages à cette drôlerie qui annonce l'avenir réservé à chacun des 12 mois de l'année 08145000470.

JANVIER. — « Quelques-uns seront si sots qu'ils
« plaideront pour se faire appeler cocus, sem-
« blables à ce badin Vulcain l'éhanché qui sur-
« prit sa femme accouplée avec son guerrier de
« Mars; mais enfin quelle récompense eut ce
« pauvre cocu de boiteux pour sa belle prise,
« sinon qu'il fut la risée et la moquerie de
« tous les dieux? Le railleur Momus s'éguella
« de force d'en rire; Jupiter en rompit ses
« éguillettes; Saturne, qui ne rit que quand il

« lui platt, en pissa dans ses chausses ; Phœbus,
 « qui, le premier, les avait vus en cette pos-
 « ture, en eut la colique. »

AVRIL. — « Cependant que ce beau joueur de
 « harpe, l'amoureux de Daphné, entrera au mois
 « d'avril, le blondissant taureau qui ravit la
 « belle Europe, fille d'Agénor, sera d'aspect
 « trigorne, montant sur notre horizon, ce qui
 « causera force enfleures et arrondissements
 « de mamelles, force pucelages briscasiez, force
 « entrepelasses débiffés, force dames du mi-
 « lieu rabattues, force contr'escarpes culiérées
 « faussées, force brenborions *demanifesticuli-*
 « *crochetez*, force cons *degrigueniguenarpendo-*
 « *nobrimbaliés* et force vis *engibreniquilletolle-*
 « *tés* ; les faiseurs de culs artificiels, que nos
 « Hermaphrodites appellent *cache-enfants*, ga-
 « gneront gros. La folastre Cypris, tenant le
 « milieu du ciel et regardant son guerrier du
 « trine aspect, fera une constitution si amou-
 « reuse que les vieillards æsoniens, rajeunis
 « par les charmes de nos Médées, auront le feu
 « au q, comme renards de Samson, et, à l'imi-
 « tation du prophète, resveilleront leurs cha-
 « leurs naturelles, avec cataplasmes de trippes
 « chaudes, et, encore qu'il n'y ait plus d'huile
 « en leur lampe, et que les ressorts de leurs

« mouvements soient plus enrrouillés que la ser-
 « rure de quelque vieux lardier, si est-ce qu'ils
 « courront après nos rageuses spermophiles.

« O que Bertrand Glatecul et Robin Heurte-
 « panse, grands contemplateurs, avoient raison
 « de dire que la vie de l'homme ne tenoit qu'à un
 « filet, non plus que les bragues avalées de nos
 « rageux et folastres satyres et que le frison de
 « Margot la délibérée qui se fait *enguilemina-*
 « *croquezestepanzebragmader* (1) pour des espin-
 « gles. »

AOUT. — « Cependant nous irons voir ce grand
 « promoteur d'amours masculines avec son
 « Phœbus admis chez la belle Astrée, qui, crai-
 « gnant que son pucelage ne fent asseurement
 « en péril parmy les hommes à cause

« De tant de rembourreurs de cas,
 « De renfonceurs de vieux cabas.
 « De dépucelers de nourrices (2),
 « De tant de tâtonneurs de cuisses,
 « Qui faisant tant de fronts cornus
 « Peuplent la terre de cocus, »

(1) On trouve des expressions forgées à plaisir et du même genre dans un volume rare et curieux fort recherché des bibliophiles : *Œuvres mêlées d'Antoine Gaillard*, Paris, 1634.

(2) Il existe une vieille facétie en vers de huit syllabes

« s'enfuit au ciel et se mit sous la garde de la
 « jalouse Junon ; mais il est à craindre que
 « ce grand fesseur Jupiter, qui a tant fait la
 « beste pour immortaliser sa braguette dans les
 « hypocondres de nos Andromans, n'aye faussé
 « la barricade de son honneur et planté son
 « bracmard déifié sur le parapet de sa virgi-
 « nité. »

SEPTEMBRE. — « La douce Vénus nous promet
 « de grandes confédérations et alliances entre
 « les pots et les verres, le lard et les pois,
 « le cul et les chausses, les marteaux et les
 « enclumes, les manches et les coignées, les
 « pilons et les mortiers, les tenons et les mor-
 « taises, et aussi force bons cousinages de
 « fesses. Les triquebilles seront dures comme
 « bottes graissées, roides comme dagues de
 « plomb, droites comme faucilles, potageuses
 « comme cornes de lanterne, chaleureuses

intitulée *Sermon joyeux d'ung dépucelleur de nourrisse* ; le *Manuel du Libraire* en indique deux éditions en caractères gothiques, l'une de 8 et l'autre de 10 pages. Cet opuscule a été réimprimé au commencement du xvii^e siècle et vers 1810 ; Mercier de Compiègne l'a reproduit dans le second volume d'un recueil plus curieux qu'édifiant, *Momus redivivus* ou les *Saturnales françaises* ; *Biblia jovialis Lutipolis*, 2496 (Paris, 1796), 2 vol. in-18.

« comme citrouilles gelées, fumeuses comme
« vessies séchées. »

DÉCEMBRE. — « Les maladies de cette année se-
« ront appétits dépravés, hypothémies, tres-
« saillement de ventre, beuglement de trippes,
« suppression de menstrues, hydropisies amou-
« reuses, suffocations de Priapes, palpitations
« de génitoires, inflammations de fesses et
« coliques cornues. Quant aux pauvres filles
« honteuses, jeunes veuves et celles qui sont
« espousées à des dagues de plomb maléfi-
« ciées. elles tomberont en pasles couleurs et
« autres maladies. »

Cette réunion de *joyeusetez* est dédiée aux *beaux esprits* dans l'édition sans lieu ni date qui faisait partie de la bibliothèque du duc de la Vallière, et à *Jean Potage* dans une édition de Troyes, sans date. Ceci nous amène à placer ici quelques détails sur les dédicaces facétieuses. étranges et excentriques qui se sont offertes à nos yeux. Nous espérons que les bibliophiles nous pardonneront cette digression. M. Peignot avait entrepris sur les dédicaces un ouvrage qui est resté inédit, de même que bien d'autres recherches commencées par cet actif bibliographe.

Nous allons indiquer d'abord, sans prendre

la peine de les soumettre à un classement rigoureux, quelques livres qui, pour la plupart, ne méritent point de sortir de l'oubli où ils sont plongés.

- « *Histoire et Aventures de mylord Pet, conte allégorique, par Madame F.* » (La Haye, 1755.) La dédicace, aux vidangeurs de Paris, est signée Jeanne Fesse.
- « *Quelques considérations sur d'importantes vérités, par une femme.* » Paris, 1826. Dédiées aux hommes.
- « *L'École des célibataires, par un mari trompé.* » (Paris, 1844.) Dédié aux hommes mariés de tout âge.
- « *Esther ou l'éducation paternelle, poëme en six chants, par Lesné.* » (Paris, 1839). Dédié aux demoiselles à marier.
- « *OEuvres de Mademoiselle Cidalie Bibiale, ouvrage sérieux, dédié à tous ceux qui ont à se plaindre des dames.* » Paris, 1829, in-18.
- « *Apologues nouveaux, dédiés aux petits oiseaux, par Jean Sunsonnet.* » Bagatelle, 1780.
- « *Les Fantoccini français, ou les grands comédiens de Marly, intermède, dédié aux libertins et aux libertines,* » 1775.
- « *Histoire des prisons de Paris et des départe-*

- ments, par Nougaret, dédié à tous ceux qui ont été détenus comme suspects. » An V.*
- « *Étrennes gaillardes, dédiées à ma commère. » 1782.*
- « *Code de la Prostitution, dédié aux libertins et aux libertines. » 1775.*
- « *Les premières OEuvres du sieur Deymier, dédiées à la Gloire. » Lyon, 1600.*
- « *Essais de poésies dédiés à la statue de bronze d'Henry-le-Grand. » Paris, 1623.*
- « *Pensées sur les femmes et le mariage, dédiées aux hommes. » 1782.*
- « *Proverbes d'Antoine Pansa (par Rabener), dédiés à l'âne du grand Sancho Pansa. »*
- « *L'École des jaloux ou le Cocu volontaire (par Montfleury, comédie en trois actes), dédiée aux cocus. »*
- « *Les amoureux brandons de Franciarque et Calixène, comédie, 1606, dédiée à tous et à nul. »*
- « *Description d'Amsterdam en vers burlesques, par Le Jolle, dédiée aux boueurs d'Amsterdam. » 1666.*
- « *Psyché au mont Etna, mélodrame, par Delisle de Sales, dédié à moi. » (Il en est de même d'un petit roman le Grelot, mauvaise imitation du mauvais genre de Crébillon fils et de l'abbé de Voisenon.)*

- « *Les caprices de l'Amour et de la Fortune* (par le marquis d'Argens, 1737), dédiés à toutes les religieuses de l'Europe. »
- « *Les Égaréments de l'esprit et du sentiment, par un oisif, dédiés à tous ceux qui n'ont rien de mieux à lire.* »
- « *Alison, comédie* (1657), dédiée aux jeunes veuves et aux vieilles filles. » Une seconde édition, 1664, est dédiée aux beurrières de Paris.
- « *Omniana; Bruxelles, 1845, in-18, dédié à l'auteur.* »
- « *Alphabet de l'imperfection et malice des femmes, par Olivier, 1615, dédié à la plus mauvaise femme du monde.*
- « *Charles II, roi d'Angleterre en certain lieu, comédie, par Mercier, Venise (Paris), 1789, dédiée aux jeunes princes.* »
- « *Première Babylone, par Desjardins (Paris, 1834), poème en prose d'un genre singulier, dédié à l'art tout-puissant.* »
- « *Le Tombeau des imposteurs, sans-culottide (an deux), pièce ultra-révolutionnaire, dédiées au pape.* »
- « *Luzzile ou la Force de l'Amour, drame (1776), en tête une épître dédicatoire à l'Amour.* »
- « *Le Triomphe de la raison, pièce patriotique,*

dédiée aux sans-culottes, par Guigoud, Ville-affranchie (Lyon), 1793. »

« *Le Congrès de Cythère* (traduit de l'italien), 1801, in-18. » Dédié aux aimables Parisiennes.

« *Les Jammabos*, ou les moines japonais, tragédie par Falbaire de Quingey, Londres, sans date. » (Paris, 1779.) Dédiée aux mânes d'Henri IV.

« *La Clovisiade*, par Darode, 1826. » Poème dédié à la France catholique et guerrière.

« *Théramène, ou Athènes sauvée*, tragédie par Vieillard de Boismartin, Saint-Lô, 1793. » Dédiée aux âmes vertueuses et sensibles.

« *Vie de Dante*, par Artaud, 1841. » Dédiée à la péninsule Ausonienne.

« *Le Portrait des grâces*, 1747. » Dédié à Vénus.

« *Andriscus, tragédie*, par Al. Maton, 1764. » La dédicace *aux comédiens français* est une satire contre les acteurs qui n'avaient pas voulu jouer cette pièce.

« *L'Apparition de la liberté ou la démolition d'un trône*, 1890. *Drame dédié à tous les peuples du monde.* »

Plusieurs auteurs ont dédié leurs ouvrages à Dieu, à la Vierge, à la Trinité. *Saint Jacques*,

tragédie de Bardon (1596), est dédiée au saint dont elle porte le nom.

Une *Vida de San Juan-Bautista*, par Pereyra, Cadix, 1754, est dédiée à saint Jean-Baptiste. Les *Poesias lyricas* de don Manuel Montanez y Monte-Alegre (Madrid, 1735) le sont à sainte Barbe.

Lemercier dédia à l'impérissable Dante son poème bizarre de la *Panhypocrisiade*. L'édition des *Essais*, publiée à Paris en 1783 (Bastien, 3 vol. in-8°) est dédiée aux mânes de Montaigne.

M. de Perceval-Grandmaison dédia à la mémoire de Delille son poème de *Philippe-Auguste*, bien oublié aujourd'hui. Un autre sentiment porta d'Aubigné à dédier son *Histoire Universelle* à la postérité.

L'ouvrage de J. Moller, *Discursus de cornutis et hermaphroditis* (Berlin, 1708), est précédé d'une dédicace qui débute ainsi : *Patres cornutorum conscripti omnium ordinum dignissimi, cornibusque eminentissimi*.

Scarron dédia à sa chienne ses *OEuvres burlesques*, 1648. Grosley avait composé une épître dédicatoire à sa chatte Mima (voir Peignot, *Choix de Testaments*, t. II, p. 374).

Le bibliographe Los Rios fit hommage à son cheval d'un de ses ouvrages.

Du Ryer écrivit en tête de sa tragédie de

Saül : « Je ne dédie cette pièce à personne parce
« que je la dédie à tout le monde. »

On peut citer comme un modèle de précision
la double dédicace du poëme des *Helvétiques*, par
Masson, Paris, an VIII.

Au héros Bonaparte. au poëte Lebrun :
La gloire et le génie ont un culte commun.

Quelques dédicaces se font remarquer par
leur inconvenance; l'*Æneus muliebris* de Bonacoli (sans lieu ni date, livre qui aborde hardiment les plus scabreuses questions de la physiologie), est dédié à *Lucrèce Borgia*. La *Geneanthropeia* de Sinibaldus, Rome, 1642 (in-folio, rempli de détails cyniques), est dédiée à un cardinal.

M. Moreau, dans sa *Bibliographie des Mazari-nades* (18, t. II, p. 41), indique une dédicace à l'archevêque de Paris; l'auteur se compare à Actéon et l'archevêque à Diane.

Le *Dictionnaire des Jacobins vivants*, Hambourg, 1799, est précédé d'une dédicace aux frères et amis qui se termine par ces mots : *Vive la mort !*

Un ouvrage du comte A. Bonacossi, *la Chine et les Chinois* (Paris, 1846), est dédié à l'Empereur de la Chine.

Mirabeau eut le tort de composer un ouvrage fort ordurier, mais il eut l'idée judicieuse de le dédier à Satan.

On imprima à Cherbourg en 1840 une pièce de soi-disant vers, intitulée *l'Agonie, dédiée aux Poitevines*. Elle commence ainsi :

Aux tintements lugubres
D'un service funèbre.

Ce fut à la *République Française* que Thierry de Héry dédia en 1552 sa *Méthode curatoire de la maladie vénérienne*, et il est à remarquer qu'il existe un exemplaire sur peau de vélin de cet ouvrage, avec le chiffre et les emblèmes de Diane de Poitiers ; les curieux pourront le voir à la bibliothèque impériale.

Le catalogue Courtois (1819, n° 2902) signale un volume mêlé de prose et de vers, en latin et en français, intitulé *J. Bachotii Opuscula* (Paris, 1641), et précédé d'une épître dédicatoire à Louis XIV, qui commence en ces termes :
« Sire, si comme vous êtes l'Alpha capital
« des rois, j'étois le Bêta de vos orateurs ou
« poètes, etc. »

Un écrivain espagnol, doué d'un talent véritable, Juan Ruiz de Alarcon (1), dédia le pre-

(1) M. Charles lui a consacré quelques articles dans la

mier volume de ses *Comedias* (1628), *al publico vulgar*, dans un ton de mépris farouche pour les habitués des théâtres de Madrid.

Nous sommes loin d'avoir épuisé ce sujet, mais déjà nous avons à nous reprocher l'extension intempestive donnée à cet essai sur les dédicaces.

Revenant à notre point de départ, c'est-à-dire aux prophéties badines et pantagruéliques, nous dirons que le *Manuel du Libraire*, t. IV, p. 845, indique plusieurs pronostications badines ; le catalogue Lang (Londres, 1828, n° 335) nous en fait connaître une qui est sans doute de la plus grande rareté :

Pronostication sur les mariées et femmes veuves et de quel boys se chauffe Amour (caractères gothiques).

Réunie à un autre opuscule, elle a été cédée au prix peu élevé de 37 fr. à la vente Nodier, en 1844, n° 576.

Une Pronostication pour tousjours et à jamais, se trouve dans un livre de maistre Pierre Nogerolles, imprimé à Toulouse (vers 1540), sous

Revue de Paris, 1832. M. Ferdinand Denis a donné, à la suite de ses *Chroniques chevaleresques de l'Espagne*, une traduction du *Tisserand de Ségovie*, le chef-d'œuvre d'Alarcon.

le titre de *Requête au langage contenant plusieurs belles, merveilleuses et grandes receptes*. On ne connaît d'ailleurs aucun exemplaire de cet ouvrage dont l'existence n'est signalée que dans la *Bibliothèque française* de Du Verdier, et il paraît devoir être classé parmi les *Libri deperditi*.

On rencontre dans les *Opuscula Bebelii*, 1516, dans les *Dicteria proverbialia rhythmica*, 1591, et dans d'autres recueils des *Prognostica ab And. Gartnero latinitate donata*. C'est une plaisanterie qui tourne en ridicule la manie des prédictions astrologiques.

Les Matinées du Seigneur de Cholières, Paris, 1586. — Livre tout aussi utile pour la connaissance des idées et des usages de l'époque que les *Serées* de Benchet. Il mériterait bien les honneurs de la réimpression accordée aux *Discours* d'Entrapel et aux *Récréations* de Desperriers. Quoiqu'il y en ait plus d'une édition, il ne se trouve pas facilement, et nous l'avons vu payer 51 fr. à la vente Nodier et 101 fr. à celle de Baudelocque. Les divers chapitres ou dialogues de ces *Matinées* roulent sur les avocats, les châtres, les femmes laides ou belles,

la jalousie, la trêve conjugale, l'inégalité de l'âge des mariés. Les soucis d'un vieil époux sont retracés avec une verve comique :

« Le voilà logé avec une jeune pucelle qui ne demande que ses plaisirs, qu'à bondir en joie et se regaillardir. Au lieu d'entendre à la lutte hermaphroditique, ce sera un tousseur, un cracheur, un rechigné qui, pour faire mine de vouloir tenir raison à sa créancière, essaiera de se remuer; il se tuera, et il ne pourra acquitter la dixième partie des arrérages surannés. La femme, voyant un si pauvre cavalcadeur qui ne saura piquer sa monture, se mettra à se moquer de lui, et maintes fois lui jouera un si mauvais parti que le bon homme, pour passer sa mélancolie, sera contraint d'aller jouer à la corniche. »

L'époux d'une personne attrayante n'est guère plus heureux en ménage :

« Vous m'estimez heureux d'avoir une belle femme; je voudrais que le plaisir de Dieu fût que vous sentissiez une demi-heure la cinquantesme partie du martyre qui me boursouffle, bientôt viendriez à changer de mots. Si je le veux blanc, elle le veut noir; si je veux rire, elle prescrit le deuil le groing. Si je veux la paix, elle sonne le tocsin de la guerre.

Elle tient autant de compte de moi, que de l'escume du pot; tant de privautez qu'elle fait à des personnes qui me sont fort suspectes, me poinçonnent cinq cents fois le cœur à chaque minute d'heure, et misérable que je suis, quand j'aurois avallé dix-huit quinteaux de plumes, je n'oserois tousser, je tomberoï de fièvre en chaud mal. »

Quant aux châtres, Cholières s'étend beaucoup sur leur compte, mais il n'y a pas moyen de le suivre dans toutes les particularités qu'il accumule. Il dit toujours les choses d'une façon qui lui appartient; jugez-en par quelques lignes que nous prenons au hasard :

« On nous raconte des Turcs que ce qui leur a fait couper les bourses, avec ce qui estoit dedans, et le flageolet, fut parce qu'un prince de Turquie ayant veu qu'un cheval castré ne laissoit à sursailir une jument, se donna à entendre que les Messieurs du serrail pourroient de mesme monter sur les arbres; cela a été cause que dès ce temps-là, on a raclé et mis à net la gibbecière des pauvres esclaves, destinez à la garde des poules. »

*Recueil nouveau des chansons du Savoyard. Paris,
veufve Jean Gromé.*

On connaît, sous ce titre, divers livrets qui sont devenus extrêmement rares et qui ont paru de 1640 à 1650. Le Savoyard était un chanteur des rues dont Boileau n'a pas dédaigné de faire mention (1). Il est en général bien plus réservé que les chansonniers ses confrères qui s'émancipaient terriblement vingt-cinq ans avant lui; il se permet cependant parfois des plaisanteries bien hasardées. Ses chansons, horriblement mal imprimées et vendues à la populace des carrefours, n'ont guère été conservées; nous les cherchons en vain sur les plus riches catalogues; nous ne les trouvons point dans la bibliothèque du duc de la Vallière, aujourd'hui à l'Arsenal, quoiqu'elle soit abondamment fournie de recueils de chansons (voir le catalogue rédigé par Nyon, tom. IV, n° 15012-15131).

- (1) Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper les loisirs des laquais et des pages,
Et, souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard !

SATIRE IX.

Transcrivons une des chansons dont ce personnage faisait chaque jour retentir les rues de Paris, à l'immense joie des laquais, des chambrières et des écoliers :

« Je ne scay ce que je dois dire

Afin de vous rejouir ;

Sus, sus, commençons à rire

De Jeanne qui tousjours rit ;

Dites tout ce que vous voudrez,

Vous ayez les bilboquets.

Sa mère luy dit : Ma fille,

Vous êtes une beccuemots ;

Vous ayez ce qui frétille

Et tout ce qui n'a point d'os.

Si je n'estois point ridée

Comme les fesses à Gilon,

Les yeux d'une truye brûlée,

Les dents noires comme un charbon,

Tousjours quelque mal-baty

A moy prendroit de l'appétit.

Quand j'estois jeune galande,

Je vous jure, sur ma foi,

J'avois toujours de la viande

Pour mon mary et pour moi,

Et si d'un pauvre Jean-cu

J'avois tousjours un escu.

Bonsoir, bonsoir, ma voisine ;

Qu'est-ce que vous dit le cœur ?

Si tost que j'ay bu chopine,

Je ne sens nulle douleur.

Frétillons, frétillons-nous ;
C'est un jeu qui est bien doux. »

Une chanson *fagoteuse* (c'est ainsi qu'elle se qualifie) offre le couplet suivant qui nous dispensera de réimprimer les autres :

« Jeaneton jette de sa fontaine
Plus gros que la Samaritaine
Ne fait de son gros conduit ;
L'on entend siffler son affaire
Comme un serpent qui fait du bruit
Quand on le met tant en colère. »

*Le Désespoir de Zani Corneto sur la fuite de
Pantalonne, sa garse, 1610, petit in-8°, sans
lieu ni date.*

Opusculé fort rare et dont le *Manuel du Libraire* ne parle pas. Il s'en trouvait un exemplaire dans un recueil compris dans la vente Nodier en 1820, n° 575. Un autre fait partie de la Bibliothèque de M. Leber, n° 2502 :

« Par Dieu, c'est un cruel destin
D'être privé de sa maîtresse ;
Je ne souffris oncques détresse
Qui me causast tel avertis ;
Il faut en dépit du courroux
Et malgré ma fureur jalouse..... »

« Qui peut plus raisonnablement faire ses com-

plaintes et soupirer l'excès d'une douleur que celui dont le cœur a été cruellement atteint ? Hélas ! trois et quatre fois misérable Zani Corneto ! ô moy infortuné ! l'expérience que j'ay faite depuis quelques jours du plus sensible désastre qui ait jamais encombré un chétif mortel, m'a tellement abattu, que je suis allangouri ; voire, la perplexité de mon ame troublée me fait douter et redouter que je n'aye assez de vigueur pour prononcer le discours que le désespoir de ma garse égarée m'inspire ; c'est pourquoy l'horreur et l'effroy d'un si étrange accessoire, me pousse d'implorer la faveur de la déesse Cyprine, et l'obtester qu'elle me soit secourable. Je ne puis inculquer dans ma caboche que la prévoyance humaine soit assez suffisante pour se précautionner et obsister au sort infaussable d'une perennelle tracasserie de calamitez qui la guette. Quant à moy qui suis dru et robuste a rembarrer les adversitez, je confesse ingenuement que la douleur m'accable ; il n'y a herbe de Saint-Jean dont je n'aye usé afin de conserver celle de qui j'avois loué l'étable pour y loger mon roussin. Toutesfois après mille hasards morgués de part et d'autre, celle que j'aimois tant m'a été ravie. O emblée malencontreuse de celle qui, mieux stillée à

l'amble que les traquenars et haquenées, faisoit nuit et jour, des vingtaines de courses! non, je ne puis t'avoir perdue, et il n'y a bravache Rodomond qui, t'ayant enlevée, se detrape de mes serres, que pour aller curer la bourbe du Cocyte; déjà je pense lui empreindre sur le collet la hauteur de mes doigts, à celui, dis-je, qui, outre-passant la curiosité de te connoître, a succombé à l'appétit de faire quelque chose de ton con naistre. Mais tout beau, Zani Corneto, tout beau, car la noirceur de votre bile pourroit charbonner l'intégrité et le los de votre nymphe!

« O garse! pardonnez-moy, et ne coupez mes intentions de sacrilège impieusement exercé contre vous, car, soit que l'on vous ait volée, c'est l'article salique et fondamental de ma créance de tant estimer la rondeur de votre naturel, que pour n'en point dégénérer, jamais vous ne serez violée, vos rares vertus vous signalant trop emmy les plus magnifiques dames pour vous obstiner taquinement à l'extension de ce à quoy la grandeur de votre splendide noblesse vous incline; c'est de ceste somptueuse libéralité que se dérive votre réputation, et partant je crois que de franche Marguerite, vous rassasierez plus volontiers

la faim enragée de ces connailleurs, que de vous soumettre à leur importunité; si j'ay un peu brusquement parlé, c'est un effet de la colère qui m'aveugle contre vos ravisseurs; pour l'expiration de quelle faute je souhaiterois vous avoir fait offrande d'une chandelle inextinguible. Revenez donc, ma mignonne, et rebroussez le même chemin par où l'épouvante vous avoit conduite, afin que vous et moy nous payons les mésus du temps, et les plus chers moments de notre rembourrée réunion. Quoi! ma petite gaupe, ma belle poupée, vous êtes sourde à mes langoureuses semonces? Pensez-vous qu'elles soient trop plaintives? Il n'y a point de castilles entre nous deux; l'interruption aussi de nos tant amoureuses muguetteries ne peut vous avoir eccœurée du nœud gordien de l'indissoluble accouplage, pour vous passionner de la solitude; non, en effet, car les bransles de loup (1) et autres carolles à quatre

(1) Il est inutile d'expliquer la signification bien connue du branle ou de la danse du loup; voir Oudin, *Curiosités françoises*, 1640, p. 146; Leroux, *Dictionnaire comique*, 1786, I, 358.

La comédie de *l'Amant imaginaire* offre ces deux vers :

« Au soir nous danserons, oui, ma foy, plus d'un coup;
Mais, messieurs, ce sera, quoy? le branle du loup.

Dans quelques exemplaires des *Premiers essays des Pro-*

pattes que nous soulions danser, ont leurs charmes si puissants qu'ils contregardent de la lassitude et satiété. Venez vistement, ma bagasse; accourez tout à moy et m'éprouvez serré dessus votre giron; si cette dernière fois je vous ai crié à pleine tête, vous êtes encore insensible, je pourray entrer en defiance que vous ne soyez plus malicieuse que sourde. Mais suis-je point ensevely sous le masque d'un singe radoteur? ou si je raffolle bouillie et martellé de mille fantastiques gribourris? veu que je ne considère aucunement le long extreict qui me sépare de vous. Je pantèle d'un amoureux frisson quand je me ramentois de vous, mais ce n'est point le moyen de vous rappeler, si je m'acharne pensif, à la recherche des soucieuses cogitations qui vous molestent en ce funeste et luctueux interim de votre disgrâce, mais quel engin de cautèle et de ruse scaurois-je pratiquer pour donner l'entorse à l'ordonnance qui vous a interdit le passe-droit des plus jolis

verbes et autres questions curieuses, par Fleury de Bellingen. La Haye, 1653, in-12, on trouve au bas de la page 49 un feuillet qui se replie et peut facilement se détacher; il contient une interprétation de la locution proverbiale dont il s'agit, et la table des matières porte : *obmts à l'impression*.

jeux, ores que furetant toutes les plus abstruses cachettes de mes inventions, je me donne peine pour la rencontre d'une petite échappatoire? Tousjours néanmoins me retrouvay-je embourbé dans le marais de l'impossibilité, et autant vaudroit que je me batisse la tête contre les pergames de Troye, que de chasser plus longtemps le renard de vos subtilités; toutes-fois si quelque politique de vogue hypocritisant un bien public, condamnoit l'oisiveté pernicieuse des cavales et étalons, releguez aux paturages sous prétexte de purgation de l'espèce cavaline, lesquels d'ailleurs apporteroient une utilité inestimable, si on les atteloit ou au char, ou à la charrue, représentant sur cecy la fertilité plantureuse de vos matrices, je voue que cet avis soit aussi plausiblement bienveigné et heureusement exploité, que d'une dévotion sincère et cordiale, je le dédie à la tourbe putanière et premièrement à vous, ma gente et gorgiasse Bagasse, afin que délivré bientôt des périlleux écueils que je risque, errant sur la mer de mes désespérances, et que, sauvé du naufrage de mes pleurs, je puisse me revoir avec vous, pour faire fête à double carillon, et célébrer une éternelle ripaille de bordeau regagné.

*Le Zombi du Grand Pérou ou la comtesse de
Cocagne. Nouvelement (sic) imprimé le quinze
février 1697, in-18.*

Nous parlerons de ce rarissime ouvrage pour cinq ou six raisons. D'abord Nodier, dans ses *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque*, lui a consacré un assez long article, où il dit qu'il n'a jamais vu qu'un autre exemplaire que le sien. Ensuite ces deux exemplaires semblent avoir été incomplets, car Nodier indique le volume comme ne contenant que 145 pages, tandis que le nôtre contient trois feuillets supplémentaires, intitulés : *Portrait de la comtesse de Cocagne, en vers irréguliers*. Troisièmement la notice de Nodier est trop sévère lorsqu'il avance que « jamais pamphlet n'a été plus grossièrement approprié aux sales orgies d'un cercle « très-circonscrit d'hommes oisifs et dépravés. » Car nous citerons deux ou trois passages des moins réservés du livre, et l'on verra que les œuvres de Corneille Blessebois, et même les *Dames Galantes* de Brantôme, sont bien autrement inconvenants que le *Zombi du Grand Pérou*.

L'amateur que cite Nodier comme l'heureux possesseur du second exemplaire connu de ce

livre, a cru découvrir le nom de l'auteur dans trois vers de la page 144 et 145 :

« Mais enfin si l'on pend ma chair,
Messieurs, sera-ce un grand miracle
De voir une *corneille* en l'air? »

Et là-dessus il ne doute plus que l'auteur du *Zombi* ne s'appelle *Corneille*, et il pense que ce *Corneille* est le fameux *Corneille Blessebois*, réfugié français, dont le nom ne se trouve plus depuis 1676 dans aucune édition hollandaise (1).

Mais cet amateur n'a pas vu à la page 19, où il a négligé de citer cinq vers qui auraient singulièrement contribué à éclairer son opinion ; les voici :

« Bien qu'il soit un grand oiseleur,
Je sçaurai de ses rêts éviter la surprise ;
Les corneilles de ma couleur
Ont un renard pour leur devise ;
On a peine à duper une corneille grise. »

(1) Nous ne pouvons ici entamer une discussion sur ce mystérieux et peu scrupuleux écrivain ; on pourra consulter le *Manuel du Libraire*, le *Bulletin du bibliophile belge*, t. I, p. 417, les notes de Nodier et de Paul Lacroix, catalogue Pixérécourt, nos 905 et 1251, le *Catalogue de la bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne, 1843, nos 1463 et 1464.

Quoi qu'il en soit, il n'y a, dit Nodier, qu'une petite difficulté à la supposition de cet amateur, c'est qu'il est probable que ce Corneille Blessebois n'a jamais nominativement existé que dans ses livres, et il attribue les polissonneries effrontées des *OEuvres satiriques*, et le *Zombi*, à un des parents du prédicant Coras, si malheureux en poésie et si ridiculisé par Boileau.

Revenons à notre livre. L'histoire en est peu compliquée. La comtesse de Cocagne, créole, dont *la beauté n'est point ornée de chasteté, de pudeur, ni de modestie*, vient trouver M. de C., qu'elle croit expert en l'art de magie, et le prie de faire revenir à elle le marquis du *Grand Pérou*, habitation fort connue dans une des possessions françaises des Antilles, où se passe la scène. M. de C. consent, fait croire à la comtesse qu'elle est devenue invisible, et sous l'apparence de Zombi (en patois créole, un esprit, un fantôme, un sorcier), elle vient jeter le trouble dans la maison du marquis.

La comtesse, pour récompenser M. de C., l'invite à souper :

« Le luxe de la volupté
Avoit rehaussé sa beauté,
Afin de vaincre ma foiblesse,
Et la vertu ne me soutenoit pas,

Quand éloigné de la sagesse,
Je mordis goulument aux fruits des Pays-Bas.
Si tu chéris le passe-temps,
Me dit cette adroite causeuse,
Passons une heure bienheureuse
Et rendons nos désirs contens.
Alors elle me fit caresse
Avec un visage effronté.
Et je fus aussitôt dompté
Qu'elle eut témoigné sa mollesse.
Prévoyant ce tendre confit,
Elle avoit parfumé le lit
De fleurs d'orange et de la Chine,
Et nous foulâmes tant ces fleurs
Que j'y fus blessé d'une épine
Qui me cause mille douleurs. »

On voit que notre auteur n'est pas très-fort en poésie. Après cet exemple, on n'est pas éloigné de croire qu'un Coras est l'auteur. Enfin, le marquis se fâche de tout ce fracas chez lui, soupçonne M. de C. d'être d'accord avec la comtesse, et veut le faire assassiner. Mais un ami de M. de C. l'en empêche. Puis succèdent quelques scènes érotiques, mais mal écrites, et plutôt nues que voluptueuses. En voici un exemple : « Mes vœux furent agréablement
« reçus, ensuite de quoi elle me reconduisit
« jusques au bord de la rivière, où son dessein
« étoit de se laver. L'envie me prit de la voir

« toute nue, et j'attendois qu'elle eût quitté ses
« habits pour m'en aller, mais cette belle masse
« de chair ne m'eut pas plutôt frappé la vue,
« et mes yeux n'eurent pas plutôt reçu l'éclat
« de la neige de son beau corps, que mon cœur
« fut allumé d'une nouvelle flamme, et que je
« retourne à mon..., avec une passion que je
« n'avois point encore ressentie. »

Enfin, l'île s'émeut des bruits répandus sur les actes de sorcellerie de M. de C. Il cherche à échapper aux poursuites de la justice, et se retire dans une autre partie du territoire appelée la Basse-Terre, « où l'on m'attendoit avec
« impatience, dit l'auteur en terminant, pour
« me loger dans la plus sale et la plus profonde
« basse-fosse qui soit dans le château. »

Ainsi se termine ce livre de 145 pages, qui n'a d'autre mérite que celui de sa rareté extrême, vu qu'il n'y a jusqu'aujourd'hui que trois exemplaires connus, qui même se réduisent peut-être à deux, si le nôtre était celui de l'amateur dont parle Nodier (1).

(1) L'exemplaire Nodier, relié en maroquin puce par Thouvenin, a été adjugé à 151 fr. en 1850 et à 60 fr. en 1859. Un autre exemplaire relié en maroquin rouge par Duru, s'est montré à la troisième vente Nodier en 1844 (n° 1039) ;

Voici maintenant quelques strophes du *portrait de la comtesse de Cocagne*, morceau qui paraît manquer à l'exemplaire de Nodier :

« Elle avoit la taille assez belle
Si, plus chiche de son devant,
On ne la gâtoit pas comme on fait si souvent,
L'amour est nuit et jour auprès ou dessus elle.
Si j'en veux croire les railleurs,
Elle a fort peu de cheveux à la tête;
Les sujets qu'on en dit ne sont pas des meilleurs;
Ce n'est pas bien l'endroit par où j'ai vu la bête.
Mais elle en a beaucoup ailleurs,
Car elle est souvent arrosée
De la plus douce des liqueurs,
Et ma plume est croyable autant qu'elle est osée.
Je méprise son sein, je le trouve mal fait,

il a été payé 61 fr. et il s'est revendu depuis 58 fr., vente Taylor en 1848, n° 1367, et 59 fr. vente E. B. (Baudelocque) n° 1227. Un exemplaire relié en maroquin bleu, par Bauzonnet, figure au catalogue Pixérécourt, 1838, n° 1360 (vendu 100 fr.). Il est accompagné d'une note de Nodier, note dans laquelle cet académicien s'exprime de la sorte :
« J'ai acquis la conviction des deux points principaux de
« mon hypothèse, savoir : 1° que le *Zombi* a été imprimé
« aux Antilles en 1697; 2° que le *Zombi* est de Corneille
« Blessebois ou de l'aventurier qui avait pris ce nom et qui
« se faisait appeler M. de Corneille. C'est ce que j'établirai
« d'une manière invincible quand je n'aurai rien de mieux
« à faire. »

Il ne consiste plus, son enfure est mollette,
Il distille la gouttelette ;
C'est un bien de ménage où l'on puise à souhait.
C'est pourquoi le marquis du Grand Pérou la traite
Comme on traite une vache à lait.
Son bras est aussi blanc que rond
C'est une espèce de merveille ;
La comtesse n'ignore pas
La richesse de cet appas
La friande voudroit que tout ce qui l'approche
Fût fait de même que son bras. »

F I N.

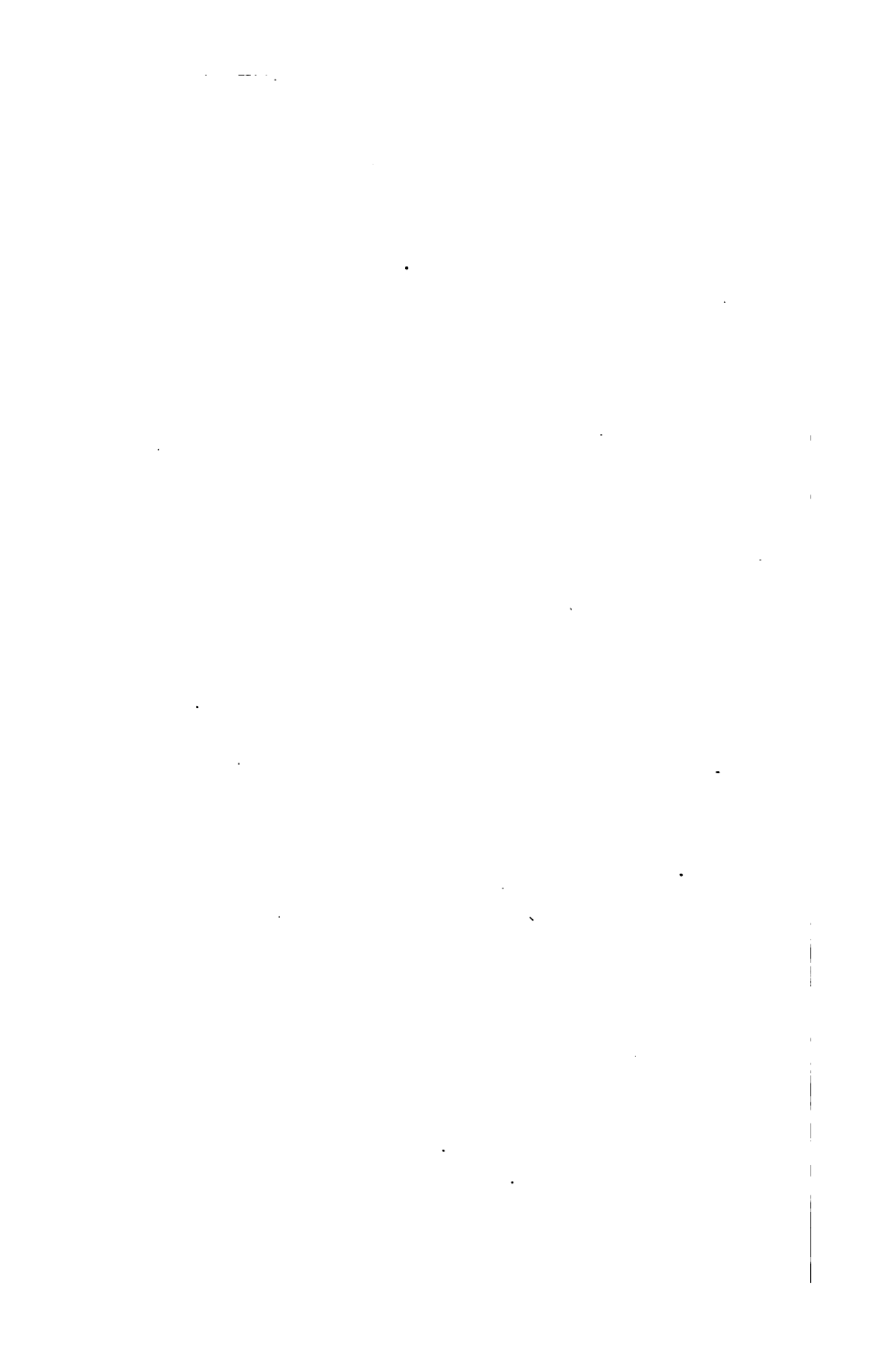


TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
INTRODUCTION	i
1 ^o Le contenu de l'Assemblée des Dames de la confrérie du Grand Habitavit. Paris, 1615	5
2 ^o La Doctrine de <i>Caresme-Prenant</i> , dédiée à tous ceux qui voudront rire depuis le bout des pieds jusques à la tête; avec une chanson récréative des camarades dudit seigneur de <i>Caresme-Prenant</i> . A Paris, chez Pierre Ramier. rue des Carmes, MDCXII	10
5 ^o Lettere facete e chiribizzose in lingua antiga venetiana, con alcuni sonetti é canzoni piacevoli El tutto composto é dao in luse da Vincenzo Belando, ditto Cataldo. Parigi, 1588, in-12 . . .	22
4 ^o Ballets représentés à la cour des rois de France, depuis le règne de Henri IV jusqu'à l'époque de la Fronde.	37
5 ^o Formulaire fort récréatif de tous contractz, donations, testaments, codicilles et autres actes pas-	

	Pages.
sés par devant notaires et témoins, par devant Bredin le Cocu, notaire rural	51
6° Les Débats et facétieuses rencontres de Gringalet et Guillot Gorgeu, son maître	55
7° Le Nouveau Panurge, avec sa navigation en l'isle Imaginaire, son rajeunissement en icelle, et le voyage que fait son esprit en l'autre monde . . .	58
8° Mitistoire Barragouyne de Fanfreluche et Gaudi- chon, trouvée depuis n'aguère d'une exemplaire escrite à la main, à la valeur de dix atomes, pour la récréation de tous bons Fanfreluchistes : au- teur, Abcdefghiklmnopqrstvxyz	63
9° Lettere facete e piacevoli di diversi grandi huomini et chiari ingegni, raccolte per Dion. Atanagi, in-8°	81
10° Thrésor des récréations, contenant histoires facé- tieuses et honnestes, propos plaisants et pleins de gaillardise, tant pour consoler les personnes qui du vent de bize ont été frappées au nez, que pour récréer ceux qui sont en la misérable servi- tude du tyran d'Argencourt	88
11° Grandes et récréatives prognostications pour ceste présente année 08145000470, selon les prome- nades et beuvettes par les douze cabarets du Zodiaque, et envisagemens des conjonctions copulatives des planètes, par maistre Astrophile le Roupieux, intendant des affaires de Saturne, grand-échanson de Jupiter, garde-des-sceaux de la Lune	94
12° Les matinées du seigneur de Cholières. Paris, 1586	108

TABLE DES MATIÈRES

129

Pages.

13° Le Désespoir de Zani Corneto sur la fuite de Pantalonne, sa garse, 1619, petit in-8°, sans lieu ni date	115
14° Le Zombi du Grand Pérou, ou la comtesse de Coccagne. Nouvelement imprimé le quinze février 1697, in-18.	191

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





